

corbières

matin

10 août 1996

Sommaire

Affiches :

Pierre di Sciullo,
le Tifinar,
P. 4

Maurice Nadeau,
le paradoxe
de l'éditeur,
P. 8

Plaisirs d'ici :

Renaissance
des orgues
de Lagrasse,
p. 17

Terroirs :

Les Corbières font
leur cinéma,
p. 20

Un été, des étals :

Le haricot blanc,
p. 23

Garrigue :

L'érable,
p. 26

Inédits :

L'œil et la fumée,
par Jacques Réda,
p. 28

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

ÉCRIT SUR LE SABLE

Le Tifinar, présenté aujourd'hui à Lagrasse,
est un alphabet du désert
que les touaregs tracent
pour raconter leurs histoires,
jusqu'au coup de vent qui les effacera.

MAURICE NADEAU

L'invention d'un catalogue.

Les fermiers et vignerons du Val de Dagne

Paul et François AVELINE

Fajac le Haut - Fajac en Val
68 79 75 32

Charcuterie, viande...

Visite tous les samedis après-midi

Découvrez notre élevage.

D'immenses pâturages, 120 vaches avec leurs veaux vivant sur les collines qui entourent la ferme, 50 cochons noirs en liberté.

GENEVIÈVE ET MAURICE BOUETTE

Les Genivrières - Fajac en Val
68 79 71 75

Fromages et tomme de chèvre.

Ouvert tous les jours de 9 h à 20 h. (dimanche et jours fériés)

Élevage de chèvres paturant librement.

L'élaboration de fromages raffinés et riches des arômes de la garrigue au cœur d'un espace préservé.

MARTINE CREUSO ET PASCAL GROS

Arquettes en Val
68 24 00 46

Lait cru, yaourt, fromage frais, tomme du Val de Dagne.

Ouvert tous les jours (dimanche et jours fériés)

Entre vignes et collines les vaches montbéliardes produisent un lait très aromatique qui peut être consommé frais ou transformé en fromages.

PAULETTE ET ROGER CARBONNEAU

Château de Villemagne - Lagrasse
68 24 06 97

Vins : Corbières blanc, rouge et rosé

Chardonnay, Grenache. Jus de raisin.

Ouvert tous les jours de 9h à 20h. (dimanche et jours fériés)

Paulette et Roger vous feront découvrir, depuis les vignobles rocaillieux, jusqu'au chai de vieillissement, les secrets millénaires des artisans vignerons...

GENEVIÈVE ET HENRI-JEAN POUDOU

Lagrasse
68 43 10 10

Ouvert tous les jours (dimanche et fêtes)

Miels, hydromel, confiseries au miel, gelée royale, pollen.

Dans un site sauvage des Corbières, vous découvrirez la cité merveilleuse des abeilles, les précieuses fleurs de la garrigue, toute la gamme de ses miels.

ANNE ET BRUNO SEGUY

Château de Fabiès - Arquettes en Val
68 24 07 33

Vins : Corbières blanc, rouge.

Ouvert tous les jours de 9 h à 20 h (dimanche et jours fériés).

Découvrir au château de Fabiès, ancienne cité gallo-romaine, l'extrême diversité et la richesse aromatique des vins des Corbières.

CHANTAL ET JEAN-GABRIEL DONNET

Villetritouls
68 24 04 95

Yaourts, tommes, galettes de brebis, tomme des Corbières.

Ouvert tous les jours de 9 h à 20 h (dimanche et jours fériés).

Une occasion unique de découvrir et de goûter des fromages nés des amours mystérieuses d'une brebis et d'un cep de vigne.

FERME DE CARRUS

Mayronnes
68 43 12 37

Fromages de chèvres, œufs frais.

Ouvert tous les après-midi (dimanche et jours fériés) de 14 h à 19 h.

Une ferme du bout du monde où sont élevées en plein air 45 chèvres blanches et 1000 poules rousses.

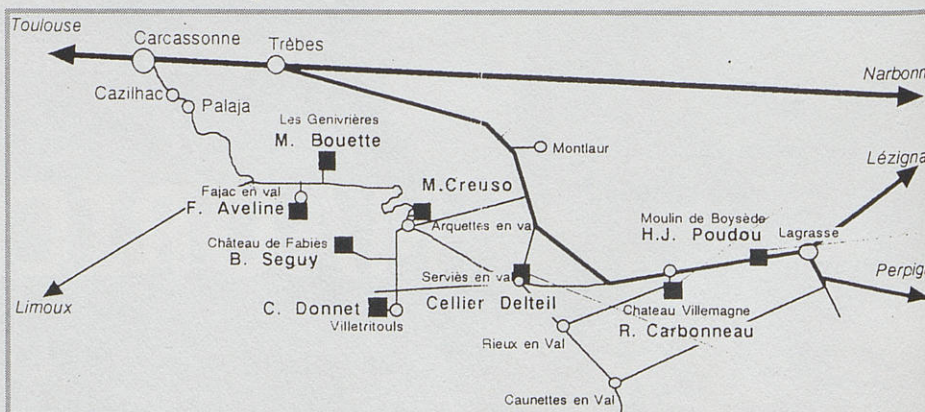
CELLIER JOSEPH DELTEIL

Serviès en Val
68 24 08 74

Vins : A.O.C. de pays, rouge, rosé, blanc.

Ouvert du lundi au vendredi de 8 h à 12 h et de 13 h 30 à 18 h (samedi et dimanche en juillet et août).

Les vignerons du Cellier vous parleront de la beauté de leur terroir d'où est né le «Château de Serviès», vin chargé d'histoires dont vous découvrirez les saveurs.





L'ombre d'Amerolqis

Amerolqis est un héros solitaire. Son gigantisme le tient à l'écart des humains. Pour son malheur, il sera privé de descendance. Alors Amerolqis, le géant du désert avide de laisser des traces parmi les hommes, invente des caractères d'écriture, les *tifinagh*, pour entrer en communication secrète et libertine avec les femmes. Et comme il voit que cela est bon, il invente aussi le violon à une corde et, pour toujours, la poésie.

Il y a plus de mille ans que les premiers *tifinagh* ont été gravés dans la pierre. Pendant des siècles, les nobles touaregs les ont utilisés dans leur correspondance, les Dames de haut rang dans les réunions galantes et les artisans dans la pratique de leur art. Ces signes forment un alphabet consonantique dont les combinaisons graphiques restent ouvertes à l'interprétation. Depuis toujours le jeu du sens habite cette écriture.

Les enfants, encore aujourd'hui, apprennent les *tifinagh* de leurs mères qui les traacent pour eux dans le sable du désert. Dès qu'ils en ont saisi toutes les nuances, ils les font leur en inventant sans cesse de nouvelles énigmes. C'est ainsi que Al Housseïni a appris à écrire. Il l'a dit avec ses mots à lui, l'an dernier à Lagrasse, dans un texte de l'atelier d'écriture animé par François Bon :

« On a une écriture touareg, qui s'appelle thifinag. C'est une écriture qui sert à envoyer les lettres entre nous, ou bien pour dessiner sur le sable, ou bien pour mettre un petit mot sur un caillou, c'est un objet qui veut dire quelque chose. Il y a un petit feu devant la tente, avec le bois de la brousse. Les enfants sont devant le feu de la tente. Et chaque enfant essaye de trouver un truc très dur pour tromper les autres. Chaque enfant écrit un truc en thifinag, il va l'écrire caché, et quand il a fini d'écrire, il laisse regarder les autres. »

Cette année, Al Housseïni a retrouvé ses *tifinagh* : un ouvrage en tamasheq et en français sort des presses aujourd'hui, au Banquet du livre. Il reproduit les *tifinagh* manuscrits d'Al Housseïni. Pour la dernière fois peut-être. Un typographe français, Pierre Di Sciullo vient d'inventer une police de caractères numérique pour retranscrire l'alphabet des hommes du désert. Dans la cour de l'abbaye, à 18 heures, l'ombre d'Amerolqis se penchera sur son « F » riveté comme une porte, sur ses angles du ciel dans le « R » et sur son « Z », le signe de l'homme. La typographie peut-elle ré-inventer la poésie ?

Portrait

18h

Pierre di Sciullo, dessinateur de caractères et graphiste de son état, dont je dois vous faire le portrait aujourd'hui, est quelqu'un qui parle assez peu de lui dans la vie courante et préfère dire « je » à travers son travail. C'est donc en tentant de tracer les lignes directrices de sa pratique que je vais vous le présenter.

Pierre di Sciullo aime dire qu'il fait de la déneutralisation typographique pour mettre en évidence le but de son travail qui va à l'encontre de la création traditionnelle laquelle tend vers une soi disant neutralité... Prendre le contre pied d'une attitude effacée

Portrait de Pierre di Sciullo



« Tifinar orné » ce signe correspondant à la lettre z signifie homme.

incite à s'attaquer à une des notions qui prédomine dans la typographie française : la notion de tradition, entendue en fait trop souvent comme synonyme de convention. Un ensemble de conventions – l'exemple de l'emploi constant du texte composé en pavé, dans l'édition, est typique – auxquelles il est irrévérencieux de s'opposer car elles ont été transformées en lois, lois qu'il faut respecter et valider, pour avoir la fierté de participer au maintien du bon goût et du savoir faire.

Alors que la photocomposition avait institué un état d'hyper spécialisation, l'ordinateur a permis à un grand nombre de curieux d'accéder directement à la typographie. Ces dernières années ont vu naître de véritables « amateurs », au double sens du terme, et l'on s'approprie la lettre comme l'on a pu, il y a 10 ou 20 ans, s'approprier la mode : un domaine surconnoté, auparavant réservé, et transformé en un moyen d'expression pour affirmer son identité, son appartenance à un groupe.

La typographie se goûte comme le vin ; peu à peu les sensations, la sensibilité s'affinent et s'enrichissent. Si vous n'avez jamais pris le temps de le faire, tentez l'expérience avec ce texte, regardez le caractère qui le compose et partez à la découverte du détail, de la construction du signe.

C'est en amateur que Pierre di Sciullo est venu à la

par Muriel Paris

Un siècle d'écrivains

Crème au chocolat

L'histoire de la typographie

typographie. Il dessine son premier caractère – le *Minimum*, un caractère construit et géométrique – pour son usage personnel et l'utilise pour la revue qu'il édite *Qui ? Résiste*. Il s'agit d'imaginer un outil qui lui permette d'« agir » sur des textes en multipliant les évocations, les interprétations, en rappelant sans cesse la présence de la main, le souvenir de la voix. D'emblée, Pierre di Sciullo choisit de raisonner en terme de lecture et non de lisibilité, pour provoquer chez le lecteur, qui doit accepter de devenir complice, une expérience de l'ordre du jeu, du déchiffrement. Dans ce type d'expérience, ce dernier doit, pour ainsi dire, s'appropriier le texte de façon physique par une lecture « appuyée », se confronter au texte mot à mot. Depuis, il s'est consacré à d'autres aventures typographiques comme la création du *Gararond*, tout en courbes, en opposition au *Minimum*, et qui offre un nouveau regard sur un des grands classiques de l'histoire, le *Garamont*.

Aujourd'hui, il collabore avec la communauté touarègue pour mettre au point une version informatique du Tifinar', encore utilisé dans des ouvrages sous forme de transcription manuscrite. Au départ, un projet de journal, à un moment où la rébellion est suffisamment organisée pour imposer des négociations au gouvernement du Niger. Dans l'immédiat, alors que le mouvement vient de perdre son leader dans un accident d'avion, cet alphabet doit être utilisé pour l'édition d'un guide médical de brousse, bilingue, destiné à guider l'utilisation des médicaments qui parviennent aux populations, souvent non informées, et éviter ainsi les risques d'accidents.

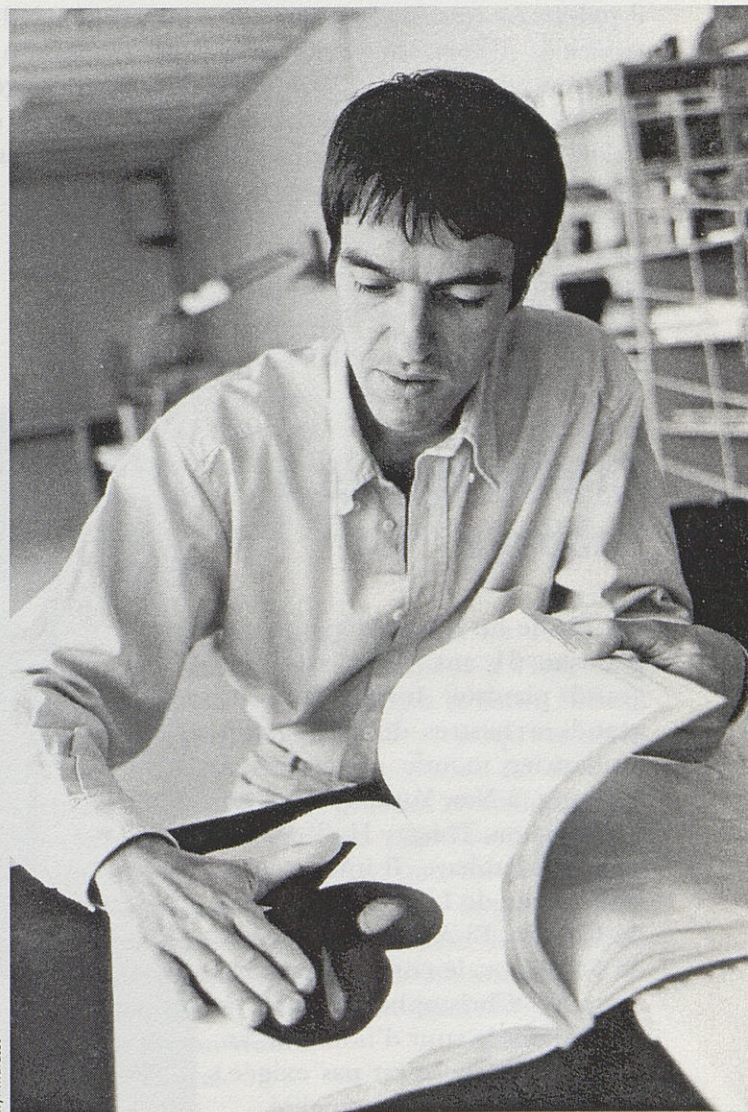
Quelques signes
du « Tifinar noir »

• Θ Ε Ι Λ < i : # * H C | l

... o o + : : * #

Alors que les temps sont difficiles pour les graphistes, que les commandes sont rares et les budgets ridicules, Pierre di Sciullo déborde d'envies et de projets. Toujours le texte, le livre et l'émotion de la lecture. Je voudrais risquer ici un compliment : non seulement son travail est utile, mais son obstination, son désir de faire, d'agir, sont contagieux. Le fait de le rencontrer régulièrement est un médicament précieux contre le renoncement et la fatigue.

Pierre di Sciullo, petit cloître, 18h, entrée libre



Myr Muratet

La fête

Fabrezan fête l'invention

Le poète Charles Cros, né à Fabrezan en 1842, est un type formidable.

Au cours de l'Exposition universelle de 1867, il expose, à l'âge de 25 ans, un prototype de télégraphe automatique. La même année, il dépose auprès de l'Académie des Sciences sa première communication sur la « reproduction des couleurs, des formes et des mouvements ». Puis il publie *La synthèse des pierres précieuses*, la *Théorie mécanique de la perception*, de la *pensée et de la réaction*, et fait des conférences sur « les communications interrass-

trales ».

Enfin, en mars 1877, Charles Cros conçoit le phonographe, qu'il baptise « paléophone ». Quand on dit « Enfin », c'est une façon de parler. Car ce littérateur libre et féroce n'a cessé, plume et feuille posée, d'inventer et de renouveler, de tordre les mécaniques pour participer à l'explosion technologique de la fin de son siècle. C'est la raison pour laquelle les habitants de Fabrezan ont eu la bonne idée de placer leur hommage à Charles Cros sous le signe des inventeurs. Ils seront là, toute la journée de

demain, sur les différentes places du village, pour présenter leurs créations, leurs collections, et partager le bizarre appétit des chercheurs minuscules.

Mais dès ce soir, à 21 heures 30, Monsieur Bertozzi, Doyen de l'université de Pescara, à Rome, animera une rencontre sur la vie et l'œuvre du poète.

J-M.M.

Fabrezan (à 8 Km de Lagrasse sur la route de Lézignan-Corbières)

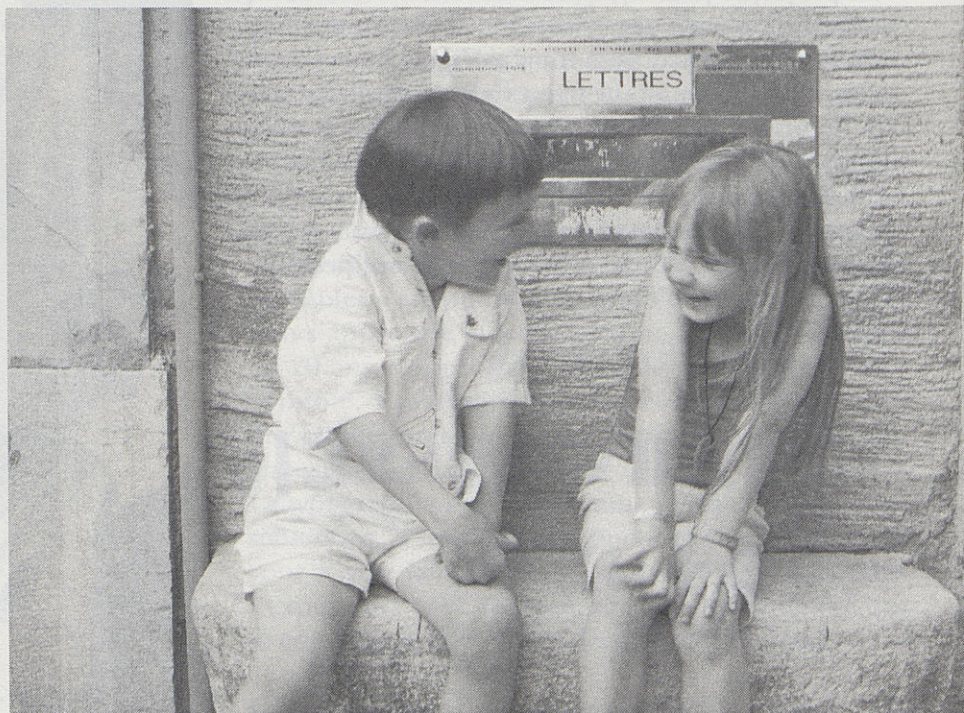
le 10 août à 21 h 30

le 11 août de 8 h 30 à 21 h

La Musique

Thierry Huillet à l'abbaye

On dit de lui que c'est un jeune pianiste, 31 ans. C'est aussi un grand pianiste. Invité des plus grands orchestres, du nouveau ou de l'ancien monde, concertiste à Salzbourg, à New York, à Rome ou à Yokohama, Thierry Huillet joue ce soir à l'abbaye. Il interprétera la 2^e sonate de Liszt, le 2^e scherzo de Chopin, *El Amor y la Muerte*, de Granados, le concerto romantique de Christophe Gylard, à 21h30 dans la cour d'honneur. La tenue de soirée n'est pas exigée, au contraire de la ponctualité.



Un siècle d'écrivains

Cinéma aux étoiles

Paul Nizan

« J'avais vingt ans, je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie ». Paul Nizan, c'est ce cri de révolte de la jeunesse qui ouvre *Aden Arabie* (publié en 1931). Pascal Ory, Alain Wieder et Jean-Claude Guidicelli, les auteurs du film, ont voulu comprendre qui il y avait derrière cette phrase fameuse, née de la compréhension d'un scandale, l'exploitation de l'homme par l'homme, perçu à Aden.

Les rapports de Nizan avec le « communisme réel » sont au cœur du film : son œuvre fut ouvertement une œuvre de combat contre les « chiens de garde » (c'est le titre de son « essai de philosophie prolétarienne », publié en 1932) de la pensée bourgeoise ; formé pendant un an à Moscou, il devint journaliste à *L'Humanité* puis à *Ce Soir*, journal dirigé par Aragon. Ce « parcours prolétarien » sans faute s'interrompt pourtant en septembre 1939 : le révolté l'emporte sur l'apparatchik, il refuse que les communistes français applaudissent au pacte germano-soviétique (« ils confondent la fidélité avec la muette adhésion à la hiérarchie », écrit-il à ce propos). Il démissionne du Parti.

Mobilisé, il est tué le 23 mai 1940, lors de l'offensive de l'armée allemande. Après la guerre, il devient un « traître », selon une pratique stalinienne courante. Dans un texte visant à salir Nizan, Henri Lefebvre avait insisté sur la récurrence du concept dans ses œuvres : tout cela sentait la fascination et ne pouvait être écrit que par quelqu'un qui devait passer à l'acte. Sans doute Lefebvre, ou Aragon qui reprenait la même thèse sous forme romanesque dans *Les Communistes*, ne voyaient-ils pas qu'ils mettaient là en lumière un rouage important du fonctionnement de la pensée stalinienne.

Reste de Nizan l'essentiel, la révolte : le refus de subir le monde comme il va et puis aussi, sans doute, « cet air de malicieuse absence », dont parle Sartre dans sa préface à *Aden Arabie*, qui lui a permis malgré tout de regarder ailleurs, à côté, ou au-delà, des certitudes du moment.

Jean-Claude Zancarini

Le festin de Babette

Gabriel Axel

C'est avec le film chinois *Salé sucré* que nous avons pensé illustrer les plaisirs du goût. Un premier changement au programme nous fait proposer le presque incontournable *Festin de Babette*. Une autre image du raffinement culinaire ! Une autre interrogation sur l'esthétique du plaisir, moins spirituelle, mais tout aussi drôle et émouvante ! A vos places. Le couvert est mis dès 21 heures 30.

Il y a peu à dire de Gabriel Axel, réalisateur de ce film, qui restera unique dans sa carrière. Du film lui-même, tourné en 1986 au Danemark, et qui a obtenu l'Oscar du meilleur film étranger en 1987, on soulignera la sobriété exemplaire. Interprété en majeure partie par des acteurs locaux, il donne l'occasion à Stéphane Audran de trouver un rôle inouï, à contre emploi. Elle y est une Babette évidente, à la nature intelligente et généreuse. Si le film lui doit beaucoup, il doit aussi et surtout à l'époustouflante nouvelle de Karen Blixen. Un modèle du genre sur une cinquantaine de pages. Gabriel Axel a pris le parti de suivre le récit au mot près. L'adaptation est ainsi lumineuse, préservant le rythme du texte, restituant avec modestie des personnages simples, qu'un moment d'intense plaisir va révéler.

Karen Blixen : Née au Danemark en 1885. Se forme aux Beaux Arts, notamment à Paris et à Rome entre 1910 et 1913. Épouse le baron Blixen en 1914, le suit au Kenya où elle vit jusqu'en 1931. De retour au Danemark, elle décide de devenir écrivain : elle publie son premier recueil en 1934 sous le nom d'Isak Dinesen (*Sept Contes gothiques* est un texte écrit en anglais), puis les *Contes d'hiver* sous son nom en 1939. Après la guerre, elle poursuit irrégulièrement son œuvre de nouvelliste. Le cinéma adaptera deux de ses nouvelles : *Le Festin*, bien sûr, et *Une Histoire immortelle* mise en scène par Orson Welles.

Christian Thorel

Portrait

16h

maurice

Nadeau



Sophie Bassoulet/Rush

« Nos choix sont plus nous que nous » – affirmation d'André Suarès mise en exergue à *Grâces leur soient rendues*, les mémoires littéraires de Maurice Nadeau – et « J'existe par les autres » – phrase piochée au beau milieu desdits mémoires : il faudrait se borner à inscrire ces deux citations côte à côte, au lieu de vouloir proposer un « portrait » du journaliste, critique et éditeur qui a nom Maurice Nadeau, et qui, plus que tout autre lors des cinquante dernières années, donne le sentiment d'avoir été fidèle

par Bernard Simeone



ou le paradoxe de l'éditeur

à lui-même sous les divers visages que lui conféra son parcours dans le monde des lettres et de l'édition. On voudrait vraiment laisser les deux phrases citées parler d'elles-mêmes (et de lui) et ajouter que le reste se trouve dans les livres – y compris les manuels d'histoire littéraire, s'ils veulent bien ne pas être oubliés et rendre à qui de droit la paternité des vraies découvertes.

Puisque malgré tout ces deux phrases sonnent un peu court face à quatre-vingt-six ans de vie, on se demande évidemment par où commencer : ne manquent ni les repères biographiques, ni les grandes étapes journalistiques ou éditoriales – aux côtés de Pascal Pia à la rédaction de *Combat* tout de suite après la guerre, puis à *France Observateur*, à l'*Express* de Françoise Giroud ; créateur de la revue (puis collection) *Les Lettres Nouvelles*, dont le nom restera durablement attaché au sien, aux éditions Julliard, ensuite chez Denoël, puis – le livre devenu produit dans une vaste économie de marché – prenant sous son seul nom des risques éditoriaux des plus téméraires, après avoir créé en 1966, avec François Erval, une *Quinzaine littéraire* périodiquement menacée, toujours survivante... À quoi il faudrait ajouter, en contrepoint, une *Histoire du surréalisme* publiée en 1945, constamment rééditée, et dont, d'une certaine façon, tout est parti, ou un *Gustave Flaubert, écrivain* qui répond à sa manière à la lecture du même par Jean-Paul Sartre, mais deux ans avant que celle-ci ne paraisse... Dans les coulisses plus qu'à l'avant-scène, on trouverait le Maurice Nadeau exclu du parti communiste pour militantisme trotskyste après un passage éclair, plus tard un des premiers à entendre ici Chalamov ou Pasternak : en somme, le « calomniateur de service Maurice Nadeau » dont parle

l'Histoire de la littérature soviétique russe publiée en 1961 par l'Académie des Sciences de l'URSS, le déviationniste qui revendiqua pour l'écrivain, à l'instar du « bourgeois » Flaubert, le droit de s'engager d'abord et avant tout dans son écriture. On pourrait aussi tresser autour de lui la couronne (« À Maurice Nadeau, héros du travail », lui écrivit un jour Michel Leiris) de « ses » auteurs, découverts par lui, ou salués très tôt quand d'autres les publiaient, égrener donc ces noms à donner le vertige : Lowry, Gombrowicz, Miller, Sciascia, Perec... Des êtres libres, pour autant que ce terme ait un sens, jusque dans leur œuvre ou leur enfer, et qui furent toujours, pour Nadeau, des écrivains *et* des hommes (cette émission de Bernard Pivot où, devant Françoise Verny, il avoua qu'il aurait voulu, les éditant, les serrer sur son cœur...)

Au contraire – aidé en cela par le principal intéressé, tout occupé à échapper au moindre monument, fût-il de mots, qu'on voudrait lui dresser, toujours *recommençant* (« je mourrai au travail, c'est clair », a-t-il avoué récemment à une journaliste du *Monde*) – s'il fallait partir d'une simple photo, la plus récente de celles qui constituent le cahier central de *Grâces leur soient rendues*, ces mémoires auxquels on a déjà fait allusion... une photo de la fin des années quatre-vingt, prise dans l'escalier du 43, rue du Temple, que la *Quinzaine* a désormais quitté pour se transporter rue Saint-Martin, et qui montre Nadeau tel qu'en lui-même la ténacité l'a changé, avec ce visage actuel qui nous est cher et qu'il dit ne pas aimer, mais qui, du moins, le distingue définitivement de Queneau (« Durant des années, Raymond Queneau et moi, on nous prenait souvent l'un pour l'autre. Au physique, bien sûr. »). Sur cette photo –

Portrait

16h

blouson de cuir, chemise à carreaux -, notre homme étouffe un rire où transparaît l'enfant coupable d'un bon tour ou d'une grosse bêtise : du moins l'étouffe-t-il d'une main car l'autre tient solidement la rampe (quiconque pratiqua l'escalier de la *Quinzaine* sait combien la précaution n'était pas inutile).

Pour moi qui ne l'ai connu qu'en 1985, alors que dans le « paysage éditorial français » il apparaissait résolument *ailleurs*, tout Nadeau est dans cette image, tout le Nadeau que j'aime et respecte. Fermeté d'un côté, sur l'essentiel, sur les textes, ironie de l'autre, afin de ne pas être prisonnier non seulement de sa propre image mais de son propre travail. En cela, et de par une sensibilité complexe, il aura été l'éditeur le plus proche des auteurs qu'on puisse concevoir, et peut-être bien – même si on le souligna parfois dans un sens guère amical – un homme de lettres plus encore qu'un éditeur, c'est-à-dire, quoi qu'il prétende, une sorte d'écrivain.

Un mélange d'entièreté dans le rapport à l'œuvre et de réticence plus ou moins tue à l'égard du succès (voire d'une certaine fascination pour l'échec si l'échec est un gage de liberté) constitue pour moi l'une des signatures de Nadeau, et sans doute la plus secrète, celle qu'il me pardonnera, au nom des demi-confidences de ses mémoires, de rapporter très directement à ses origines, à la hantise de les trahir. Fils d'un père tué à la guerre de 14 et d'une mère employée de maison, concierge et femme de ménage, Nadeau n'a voulu arriver nulle part, il s'est efforcé d'être au plus près des commencements, découvreur par fidélité aux origines. Son parcours éditorial, en ligne brisée, obéit à une autre cohérence, de fond : le risque pris d'une liberté, souvent payée très cher, mais qui ne serait pas telle sans ce prix, ou encore le besoin d'échapper en permanence à l'« effet de retour », à une reconnaissance qui, aussi légitime soit-elle, laisse toujours un goût de cendres, et dont on ne se libère qu'en décrochant, par la rupture que représentent de nouveaux projets, de nouvelles rencontres. En cela, pour employer des mots un peu emphatiques, Nadeau connaît les angoisses et les joies du créateur, la complication de son lien à l'œuvre et au travail, crainte, haine et amour mêlés. D'où l'intensité de ses rap-

ports avec les écrivains, intensité qui, bien évidemment, prédispose à la trahison, aux orages des relations fusionnelles. Car cette proximité, comment l'ont-ils vécue, Lowry, Miller, Gombrowicz (celui qui aura davantage exprimé le côté passionnel de ce lien) ? « En me glissant dans le sillage des auteurs que je publie, ils me cèdent de leur existence. » Ainsi énoncée, la chose, dans son obscurité, devient claire, elle n'en est pas facile à vivre pour autant. Le métier d'éditeur, on peut soupçonner Nadeau de l'avoir toujours cru impossible : quadrature du cercle, médiation qui offre les œuvres mais aussi les tue, parce qu'elle les situe, les enferme, les inscrit dans des hiérarchies, ce qu'il nomme « le lit de la littérature ». La valeur propre de Nadeau est d'avoir porté cette impossibilité jusqu'au point d'incandescence où il faut payer de sa personne, d'une façon qui n'est pas si différente, après tout, de celle de la création.

Derrière le Nadeau massif, chez qui s'équilibrent le tempérament libertaire et le bon sens ironique – un Nadeau qui finalement, dans son identité de franc-tireur ou d'incontrôlable, nous rassure – se dévoile parfois un Nadeau plus profond, fait de doute et de fascinations fortes, comme dans les trois pages qui prennent place, au cœur de ses mémoires, entre le chapitre assez féroce consacré à Mauriac et celui qui ressuscite Jean Reverzy : le Nadeau qui se dit là, pas d'autre expression, je crois bien, pour tenter de le définir que « mysticisme laïque ». Qu'on en juge : « Rien ne m'émeut plus que les vies consacrées à un jeu qui n'en valait pas la chandelle, ceux qui ont tout manqué, brûlés d'une foi qui les a menés à s'autodétruire, alors qu'elle se révèle à nos yeux comme pure billevesée. Ceux-là seuls, et parce qu'ils sont anonymes, ont le droit de ne pas encombrer nos mémoires. » Et aussi : « Une belle vie est celle pour moi qui se pare des couleurs de la tragédie, elle est plus belle encore quand un "sort tragique", une mort sanglante par exemple et profondément imméritée, la conclut. J'aime les écrivains que frappe la folie, ceux qui meurent à la tâche, les révolutionnaires qu'on assassine. Ceux-là aussi sont mes "saints" ». Est-il besoin de commenter, sinon en ajoutant que pour Nadeau, l'écrivain apparemment égotiste, comme Flaubert, et le révolutionnaire apparemment



altruiste, par-delà leur éventuelle postérité, sont réunis par « leur immense capacité de disparaître » ? Il n'est alors guère étonnant que dans le panthéon le plus vrai de Nadeau se trouvent des êtres comme Pascal Pia, Henri Michaux, peut-être aussi, un peu plus loin, Armand Robin. Pascal Pia avant tout autre, non seulement parce qu'il fut l'ami jusqu'au bout, et celui qui offrit, à la rédaction de *Combat*, la première chance, mais parce qu'en lui l'obstination à s'autodétruire prit le masque du travail intense, d'une générosité bourrue, d'une érudition panique. « J'admire, tout près de moi, Pascal Pia, qui a refusé un destin littéraire comme un destin politique qui l'eussent placé au premier rang, et qui "venu du néant", n'avait d'autre aspiration que d'y retourner, mais sans rien faire pour en hâter le moment : comme si le suicide impliquait une quelconque valeur donnée à son existence. »

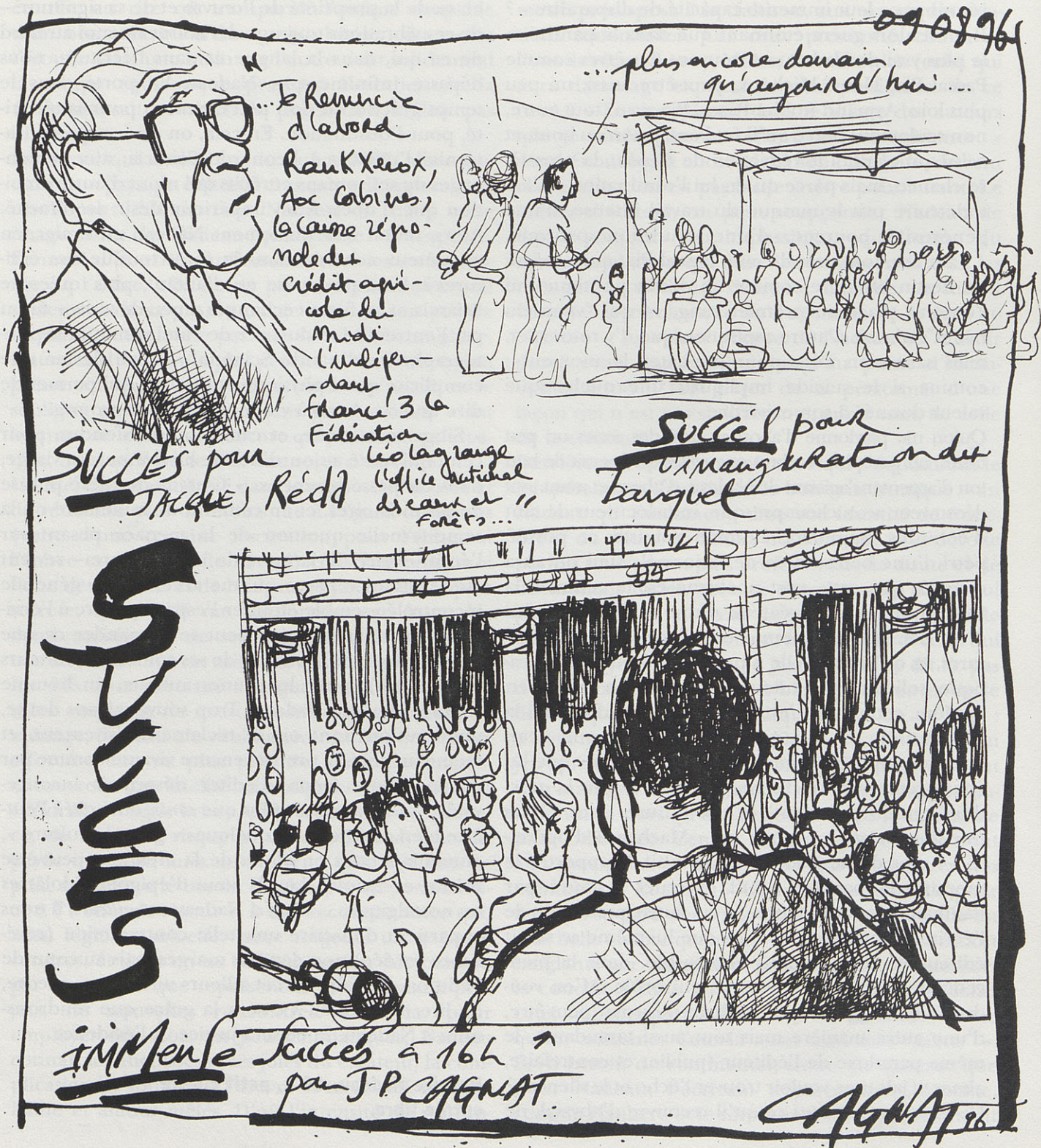
Qu'on me pardonne d'aborder ainsi des zones un peu tristes, un peu plus sombres que celles qu'il serait de bon ton d'arpenter s'agissant de Nadeau, d'abord et avant tout découvreur, accoucheur presque, interlocuteur de tant d'écrivains singuliers, homme robuste et positif, pétri d'une bonne dose de rationnel. Mais on aura compris que cette part nocturne est le centre à la fois inquiétant et créateur d'une activité de plus d'un demi-siècle, comme elle l'est de tant d'écritures, et qu'en cela elle a pu rendre l'éditeur, le critique, solidaire des auteurs, fraternel. La mettre en lumière, cette part, c'est mieux comprendre aussi la détestation tenace qu'eut Nadeau pour Jean Paulhan, esprit infiniment plus « florentin » que lui (pour reprendre un terme galvaudé depuis la mort d'un certain président) et portraituré, dans *Grâces leur soient rendues*, comme un « Machiavel d'opérette » : sans doute Nadeau ne pouvait-il supporter le rapport de pouvoir subtil et cruel instauré par Paulhan avec « ses » auteurs, cet autre mysticisme de l'écriture, mais glacial, alors que lui-même se savait éditeur et critique dans l'empathie, dans la bienveillante proximité envers ce qui brûle. M'en voudra-t-il de suggérer que Paulhan incarnait peut-être, d'une autre manière mais tout aussi taraudante, le même paradoxe de l'éditeur (publier et contrefaire, aimer et jalouser, vouloir trouver l'écho et le silence) ? Ce paradoxe, et tout ce qu'il recouvre d'abyssal, de

périlleux pour soi-même et pour les autres, puisqu'il en va de la propriété de l'œuvre et de sa signature – de ces vibrations toujours dérisoires du moi au bord de ce qui, dans la langue et dans l'écriture, nous dépasse infiniment –, Nadeau l'a porté dans le temps grâce à un don peu commun pour la ténacité, pour l'obstination. En cela, on devine quelle fraternité l'unissait à Leonardo Sciascia, aux personnages de ses romans et récits qui n'ont d'autre ambition que d'obéir à un impérieux désir de vérité. Alors, faut-il voir finalement Nadeau en limier, en enquêteur acharné dans la forêt touffue des écritures ? Pourquoi pas, et d'autant plus qu'entre Sciascia et lui furent échangés si peu de mots – sinon par l'entremise traductrice de l'ami commun le photographe Ferdinando Scianna – qu'on devine une complicité quasi physique et intense, qui permet de dire que ces deux-là vraiment s'étaient trouvés.

« Singe mimétique, et caméléon, confondus, pour celui qui tente aujourd'hui de lui donner un visage, dans un passé brumeux. » C'est la dernière phrase de ses mémoires, et en cette fin de millénaire où la sempiternelle question de la menace pesant sur l'écrit – voire de la mort de la littérature – revient avec insistance parce qu'une accélération générale incontrôlée semble étouffer l'espace propre à l'écriture, ou le laminer, on peut se demander ce que représente pour la plupart de ses confrères (éditeurs et critiques), pour les jeunes auteurs, un homme comme Maurice Nadeau. Trop souvent, sans doute, une caution dont on se réclame abusivement, et même un alibi, la preuve, encore vivante comme par magie, d'une façon d'éditer désormais inconcevable. Nadeau *ailleurs* plus que *contre* ou *à côté* ? Peut-être bien, aux yeux de quelques « gens de culture », ennemis secrets et jaloux de la création, peut-être même, et surtout, dans le cœur d'épigones idolâtres ou nostalgiques... Mais si Nadeau est *ailleurs*, il nous appartient d'inscrire une telle contradiction (révérence gardée) non dans les marges mais au cœur de l'édition. De faire de cet ailleurs une façon, encore, de lire et d'éditer. Ce sera la grâce que rendrons-nous à Nadeau. Et ce sera justice. À l'évidence.

**Maurice Nadeau, 16 h, petit cloître
entrée libre.**

Cagnat



Le pari de l'atelier de philo

Le Banquet 1996 a commencé par une surprise. L'atelier de philosophie, au premier jour, affiche complet. Pourtant, la demande de philosophie dans les années quatre-vingt-dix n'est pas une donnée nouvelle. Les cafés de philosophie fleurissent à Paris comme à Toulouse ou ailleurs, les entreprises organisent, pour leurs cadres, des séminaires animés par des philosophes patentés, ou du moins labélisés par leurs succès éditoriaux. À ces quelques indices, la philosophie apparaît ces temps-ci comme un savoir efficace, celui sur lequel on mise. Françoise Valon, qui dirige l'atelier de philosophie du Banquet, souligne un paradoxe : « La philosophie dans l'enseignement devient exsangue mais de plus en plus de gens demandent à être initiés. »

Il ne faudrait pas en tirer des conclusions simplistes sur l'Université. Françoise Valon, professeur au lycée des Arènes à Toulouse, prévient toute véléité d'anciens cancre et fiers de l'être. « Les lieux d'enseignement sont des lieux libres, dit-elle. La seule exigence est intérieure, c'est celle du déploiement de la pensée. » Ceci pour dire qu'un séminaire d'entreprise, même dirigé par un auteur de best-sellers, n'atteindra jamais la hauteur philosophique du cours le plus humble du professeur le plus obscur. On ne peut philosopher si au préalable une exigence extérieure est posée. « L'entreprise qui consomme de la philosophie ne fait que reproduire le geste antique des Athéniens qui demandaient à la philosophie de leur donner des succès. Si elle y souscrit, elle n'est plus philosophie mais sophistique. »

Le risque de la sophistique guette aussi les cafés philosophiques, s'il n'y sont pas déjà tombés. La fréquentation de ces lieux laisse penser qu'on en repart confortés dans les opinions qu'on y emmène et prêts à argumenter. Ils fonctionnent sous l'emblème de la tolérance, un mot qui aujourd'hui fait foi. « La philosophie, dit Françoise Valon, n'a pas à voir avec la tolérance. La tolérance ne donne pas la possibilité à l'autre de se changer ou de nous changer. Ça fonctionne comme une parole qui résonne et se perd en échos. La philosophie est une recherche de la vérité. »

La vérité ne fait plus foi. L'opinion la mieux partagée dit qu'elle est mère de tous les maux, que de la certitude de détenir la vérité sont nées toutes les catastrophes modernes. Du coup, la vérité a été jetée avec l'eau de la certitude. Pour rassurer les inquiets, Françoise Valon dit : « La vérité, c'est le doute. Ou du moins si on doute, c'est bien parce que l'on a le souci de la vérité. C'est la capacité de rompre, pas un point mais un point d'interrogation. »

Préciser ce qu'est la philosophie ne tient pas de l'exercice de salon. On peut à la suite se demander ce qui se trame en son atelier. Une oreille indiscreète qui traînait dans la soirée à la terrasse d'en face a relevé cette intéressante remarque d'un participant : « La demande de philosophie, c'est peut-être la même demande que celle adressée aux sectes. » C'est possible et même probable. « Il y a pourtant une différence importante, dit Françoise Valon. La réponse n'est pas la même. La philosophie ne permettra pas à tous de se sentir un seul. Il est possible que, pour cer-

tains, il y ait une demande d'écart par rapport à « la pensée unique », et que ce soit aussi le ressort des sectes. Mais la philosophie restera dans l'écart, tandis que la secte fondera un autre lieu qui abolira l'écart et deviendra aussi clos que la pensée unique. »

La question se pose aussi sous une autre forme. L'atelier durera le temps du Banquet. La tentation serait grande de continuer, ne serait-ce que pour prolonger le plaisir, et après tout c'est bien de ça dont il est question. « Il n'y a pas de discussion socratique sans Socrate, dit Françoise Valon. Certes les maîtres à penser ont mauvaise presse de nos jours, mais on ne peut pas taxer Socrate de ce défaut si défaut il y a. » Le mot maître même s'est vidé de son sens parce que l'époque est libertaire et libérale, peut-être aussi dure d'oreille. Elle a oublié que les maîtres de vérité de la Grèce antique ne prétendaient pas à la maîtrise de la vérité, ils exigeaient de s'y soumettre, eux-mêmes et leurs élèves. Ils étaient maîtres pour autant qu'ils maîtrisaient cette exigence-là.

Comme on l'a compris, au Banquet des Plaisirs l'atelier de philosophie



Brèves

ne sera pas le lieu des déchaînements. « De nature je ne suis pas non-directive, dit Françoise Valon. » Ce ne sera pas non plus, envers d'une même médaille, le jardin des supplices. Françoise Valon attendait cette initiative depuis longtemps. « Je me demandais pourquoi il n'y avait pas de lieu qui réponde à la demande. Je parle souvent philo avec des amis qui ne sont pas philosophes et je m'interroge à chaque fois : comment sans être spécialiste, peut-on avoir une exigence aussi haute que celle d'un spécialiste ? » Si le Banquet apportait seulement quelques éléments qui permettent de prolonger la question, la philosophie aurait fait un pas. Et Françoise Valon aussi.

Philippe Rochette

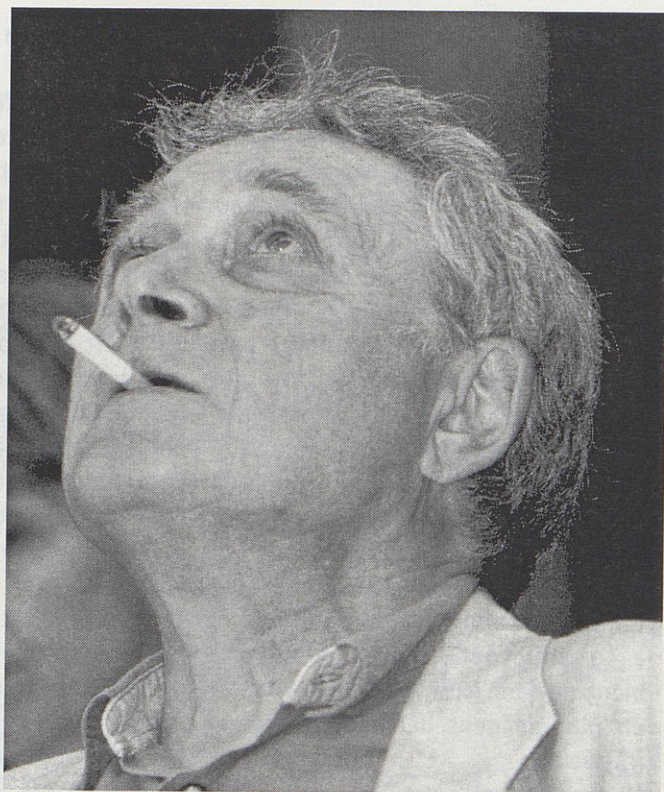


Masson

Jean-Yves Masson est né près d'une frontière. A l'en croire, il ne s'en est jamais remis. Mais on a compris,

jeudi soir, qu'il cultivait cette maladie avec gourmandise, pour pouvoir soulager ses souffrances de quelque nouvelle traduction. Le traducteur est passeur, non pour abolir les distances entre les langues, mais pour jouer (jouir ?) de leur rencontre qu'il est seul à organiser. Ce désœuvré égoïste niche dans l'œuvre des autres pour y produire une écriture qui pourtant n'appartient qu'à lui. Il invente à chaque instant une langue qui enrichit la littérature mais dont

la littérature, à de rares exceptions près, lui refuse la paternité. Si, comme l'a souligné Jean-Yves Masson avec insistance, le personnage du traducteur est rarement présent sous la plume des romanciers, c'est sans doute aussi que son destin n'est pas vraiment tragique. Il traduit surtout, et souvent seulement, quand son nom est en suspens dans son écriture propre et quand la création d'un autre va lui permettre de se retrouver.. **D. B.**



En sortant de la rencontre avec Jacques Réda sur "le plaisir du tabac", une dame a lâché : "C'est formidable ! Ça m'a donné envie de me remettre à fumer..."

Brèves

Pétanque

La pétanque est un sport. Robert Bruno tient beaucoup aux deux. Au cours du débat sur les plaisirs de la pétanque, il l'a beaucoup affirmé et pour être sûr d'être compris, l'a même démontré. Debout, il a refait les gestes sans cesser de parler. Il parle beaucoup Robert Bruno, depuis si longtemps sur la pétanque qu'il en a fait un livre. Attention, pas des galéjades sous les platanes, un livre scientifique, car si la pétanque est un sport, elle doit pouvoir se mathématiser. Il a raison Robert Bruno, par $a+b$, c'est incontestable. Il a démontré que taper un carreau, ce n'est pas une question d'adresse, de bon ou de mauvais jour. « Il y a trois principes de base, a-t-il dit. Le carreau dépend de la

hauteur de lâcher de la boule, de l'angle de projection, de la vitesse initiale. » Un problème simple de balistique a-t-il même précisé.

Jacques Durand n'est pas un sportif. Le meilleur chroniqueur taurin de l'époque, selon les Espagnols, et une des meilleures plumes de la presse française, selon moi, serait même plutôt un contemplatif et ce n'est pas un défaut. Pourtant, la pétanque le met hors de lui. Lui qui joue toujours avec les mêmes, au même endroit a dit d'une voix égale : « C'est un jeu où on se déchire entre amis, en 13 points. » Et son plaisir est là. Jacques Durand ne parle pas beaucoup, seulement si on lui demande. Il peut dire alors : « Le pointeur et le tireur ont deux manières d'être au monde. Le premier se l'approprie par la connaissance, c'est son geste de pointeur. L'autre y entre en le fracassant. » Il pourrait en dire Jacques Durand, mais la soirée était placée sous le signe de la science et de cette découverte : la pétanque est un sport.

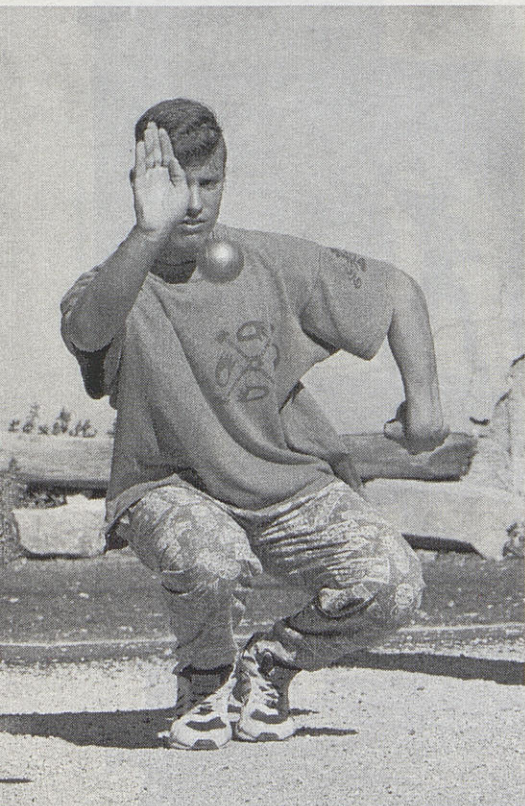
Il s'est trouvé quelqu'un pour dire que le CNRS ne l'empêcherait pas de tenir sa boule comme il voulait et que c'était ça son plaisir. Robert Bruno lui a fait remarquer que jouer bien, progresser c'est aussi un plaisir. Et il a raison. Mais on a bien senti que tout ça n'empêcherait pas Jacques Durand et ses amis de continuer à s'assassiner salement en treize points sur leur archipel camarguais.

Ph. R.

L'inauguration officielle du Banquet a réuni hier soir sous la halle les élus et de très nombreux Lagrassiens.



De gauche à droite : Gérard Larrat, député de l'Aude, Jean-Paul Olive, maire de Lagrasse, Marcel Rainaud, conseiller général, Joseph Vidal, ancien député, Jean-Michel Mariou, président du Marque-Page et Colette Olive, des éditions Verdier.



par Marc Betton

Philippe et moi mangerons des figues

Il y a quelques années, j'avais vu un beau film, *La Campagne de Cicéron*, d'un metteur en scène disparu trop tôt : Jacques Davila. Je me souviens surtout du pays où cela se passait : lumière écrasante à faire éclater les pierres, ombrage des grands arbres, rivière à l'eau transparente. Au milieu de cette nature d'un temps retrouvé, les personnages se livraient avec délectation à l'art de la parole et leurs sentiments étaient en harmonie avec l'incroyable paix du décor. J'avais appris que le film avait été tourné dans les Corbières. À cette époque, ce nom m'évoquait surtout un vin très sombre qui me permettait de voyager sans partir de chez moi, vin auquel je préférais pourtant le Châteauneuf du Pape, par convenance culturelle puisque je venais souvent exercer mon métier en Avignon. C'était il y a longtemps, il me restait alors un peu de sang dans mon alcool.

Je me souviens aussi être passé à Lagrasse à la fin des années quatre-vingt, en famille, pour visiter l'abbaye dont on parle dans les guides. Il y faisait trop chaud. Trop de touristes attablés sous les arbres. J'eus l'impression confuse d'une enclave dans un pays dont je n'étais pas.

Depuis quelques années, je me suis fait violence. Je me suis découvert une passion pour les châteaux cathares que je visite à l'heure de la sieste, quand tout le monde essaie de dormir dans les maisons aux volets fermés.

Les festivals et autres rassemblements d'été me font de plus en plus bâiller, et c'est sans conviction que, l'an dernier, à l'invitation de Philippe Morier-Genoud, un vieux complice, j'ai de nouveau pris le chemin de l'Aude.

« Je lis *Le Banquet* de Platon », m'avait-il dit. Pourquoi pas, avais-je pensé.

C'était dans un cloître. Le public était disposé en arc de cercle devant Pierre Dumayet qui parlait de ses goûts et dégoûts. La lumière était douce. La garrigue s'irisait de variations dorées. Il y avait de la douceur dans l'air, une ferveur empreinte de pudeur, et cela me parut infiniment précieux.

Plus tard, à la nuit tombée, Philippe a lu Platon, après une brillante présentation de Marie-Claire Galpérine. C'était la première fois que j'entendais parler d'Alcibiade, d'Agathon et de la théogonie d'Hésiode. Une étrange sérénité émanait des mots prononcés. Philippe et moi sommes revenus les jours suivants. J'ai même assisté au colloque sur le vin dans les spiritualités, moi qui ne bois plus que de l'eau.

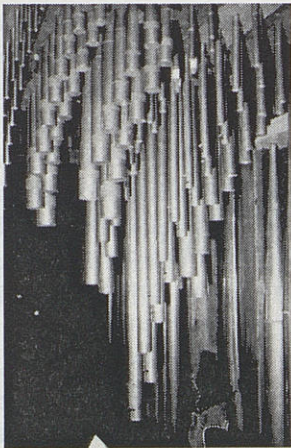
Cette année, je serai du Banquet, c'est sûr. J'apporterai *Phèdre* de Platon, *De Natura rerum* de Lucrèce, un peu de Proust et un texte de Silvio d'Arzo. Philippe et moi mangerons des figues et des raisins encore chauds de leur journée au soleil, tout en regardant la silhouette des cyprès se découper sur le ciel clair. Et nul doute que, tandis que nous lirons à la lueur des lanternes, les aboiements lointains d'un chien ou les paroles des hommes s'élèveront comme un défi à notre mémoire fragile.

le 12 juin 96



Buffet

1296 BONS TUYAUX POUR LAGRASSE



François Seanne-Rose

C'est fait, depuis le printemps dernier : grâce à la passion et à l'acharnement d'un petit groupe d'habitants de Lagrasse, l'église a récupéré son magnifique orgue Puget, restauré dans les règles de l'art.

Rien n'aura pu le distraire. Ni les soirées fébriles du championnat d'Europe de football, ni les aventures époustouflantes d'un Tour de France à l'ancienne, ni les décalages horaires olympiques du barnum d'Atlanta : depuis le début du mois du juin, Jean-Hugues Guillot passe ses après-midi et une partie de ses nuits à l'église ! Parfois, dans les rues qui mènent au monument, on le croise l'air affairé, un petit cartable à la main, marmonnant pour lui seul quelques épatements discrets : « Incroyable ! Ce truc est incroyable ! ». Puis il rentre dans l'église déserte, gagne derrière une porte de bois une des chapelles désaffectées qui servent de débarras, escalade le petit escalier branlant, ouvre une nouvelle porte, son cartable, en sort un livre de partitions (Bach ou Mendelssohn) et une paire de mocassins qu'il troque contre ses kneps à lanière modèle Lanza del Vasto, et s'installe enfin à la console du magnifique orgue Puget qui trône à nouveau, restauré de neuf, sur la tribune de l'église Saint-Michel. Pour arriver à s'asseoir sur ce petit banc, et à jouer, jouer inlassablement pendant des heures entières, le chemin a été bien plus long que celui que l'on vient de décrire. Car lorsqu'en 1979 Jean-Hugues Guillot décide de s'installer à Lagrasse, une de ses premières visites est pour l'église du village. « Je rentre fébrilement : miracle, il y avait un orgue ! Mais il fallait voir dans quel état ! » L'orgue, c'est celui que l'église des

par Marc Baton

Carmes de Carcassonne a fait construire en 1852 par la prestigieuse manufacture toulousaine de Théodore Puget, un ancien professeur au Collège Royal de Lagrasse, reconverti dans la facture d'orgues à la fermeture de l'établissement, en 1830. Le buffet, qui est alors de style néogothique en sapin « de trois faces plates et de quatre tourelles » est un de ceux dont le constructeur est le plus fier : il le choisit pour illustrer son papier à en-tête... En 1883, l'orgue est acheté par des mécènes pour l'église de Lagrasse, et remonté à la place qui est actuellement la sienne. Le buffet perdra, au cours de ce déménagement, beaucoup de sa préciosité...

La période romantique est certainement la plus riche pour la création d'instruments nouveaux. Même les églises les plus modestes se dotent d'orgues d'importance moyenne. « C'est une période où on abandonne les grands effets d'opposition dans la musique, note Jean-Hugues Guillot, où l'on fait plutôt dans le progressif, avec des crescendos, des decrescendos, une expressivité que l'orgue d'alors ne sait pas rendre. Donc, on l'adapte. Le "positif", qui était jusque-là installé dans le dos de l'organiste, est réintégré dans le buffet, et l'on crée d'autres jeux. Du coup, sur certains instruments, comme celui de Lagrasse, on retourne la console vers la nef, et on l'installe légèrement en avant du buffet. Évidemment, ça complique mécaniquement : chaque touche commande une tringle qui fait un angle droit pour passer sous la console, un autre angle droit pour monter dans le buffet, et un autre en haut ! Mais on a l'impression que les ingénieurs le font exprès ! Au dix-neuvième, il y a cet appel, cette fascination pour la technique, qui conduit très souvent à la catastrophe, mais qui permet aussi, dans ces domaines, d'inventer des choses très nouvelles. » Au début des années quatre-vingt, l'idée de faire renaître cet orgue, « rempli de charançons », s'impose peu à peu. Commence alors l'apprentissage du village (« Les gens se demandaient un peu qui j'étais, ce que je voulais. Quand j'ai demandé à avoir accès à l'instrument, on m'a dit : Houlà ! faut pas trop jouer, ça les use ! »), des circuits officiels du Patrimoine (« On a mis deux ans à le faire classer ; c'était la seule garantie de ne pas voir arriver un fac-

teur d'orgues qui n'aurait pas respecté l'instrument, qui n'aurait pas été à sa hauteur »), et de ceux des administrations locales (« Une fois que l'orgue a été classé, il fallait que la mairie, qui en est propriétaire, demande officiellement la restauration, ensuite que la commission nationale décide de l'inscrire dans ses priorités... »). Finalement, grâce à l'aide de Xavier Darasse, grâce aussi à un préfet mélomane qui passait par là, et surtout à l'enthousiasme et à l'acharnement des membres de l'association des amis des orgues de Saint-Michel que Jean-Hugues Guillot a constitué dès le début de l'aventure, l'affaire suit et prospère : en 1989, Jean-Hugues Guillot se présente aux élections municipales sur la liste de Jean Séguy. « J'ai dit : Je veux bien aller à la mairie mais uniquement pour faire les orgues. Alors je me suis mis sur la liste de celui qui m'a promis d'en faire un projet municipal prioritaire. »

Reste à justifier auprès des partenaires nationaux d'une activité musicale régulière dans le village. Pendant six ans, les amis de l'orgue vont organiser chaque saison une vingtaine de concerts. La dernière étape de l'aventure consacre ce modèle de démocratie locale, et l'association réussit à mobiliser, sans piston, sans carnet d'adresses, le Département, la Région et le Ministère de la Culture, et réunir le budget, proche d'un million de francs, nécessaire à la restauration de l'instrument.

C'est gagné ! Au mois de novembre 1994, quinze ans après avoir découvert l'orgue, Jean-Hugues

Un orgue magnifique

L'instrument – un des cinquante et un que possède le département – qui orne l'église de Lagrasse date de 1852.

C'est un des premiers orgues construits à Toulouse par la prestigieuse maison Puget et fils.

Il comporte deux claviers et 18 jeux de 54 tuyaux chacun, plus un pédalier de 6 jeux – deux octaves et demi – de 30 tuyaux (une des « bagarres » de la restauration a été de faire accepter aux Monuments historiques la transformation du pédalier en rajoutant une demi-octave, de manière à pouvoir accéder à un répertoire plus vaste).

La console est séparée du buffet, et l'organiste regarde la nef.

assiste à son démontage, par les équipes de facteurs de Jean Daldosso qui a pris en charge la rénovation tout entière. « Le départ de l'orgue, ça a été un peu dur pour certains paroissiens. Ici, c'est comme partout, il y a à la fois l'envie que les choses bougent, évoluent, et puis la tentation de les laisser disparaître avec soi. Mais maintenant que l'orgue est revenu, tout neuf, tout le monde est bien content ! » Car l'orgue est revenu, au bout du grand chantier et de six mois de remontage, tringle après tringle, boulon après boulon, note à note. Et le projet bouclé, Jean-Hugues Guillot s'est retiré de l'équipe municipale à la fin de son mandat : « Moi, j'ai fais mon truc, que quelqu'un d'autre prenne la place avec un nouveau projet ! »

L'orgue est revenu, et sonne de manière impressionnante. Au point que certains imaginent à présent de la faire vivre en dehors des concerts et des offices, grâce à des enregistrements, ou des masters-class qui amèneraient sur le village élèves et professeurs pour des séjours réguliers. « De toute façon, dit Jean-Hugues Guillot, il faut remettre complètement à plat l'association des amis de l'orgue. Son objet était la sauvegarde et la défense de l'instrument. Ça, c'est fait. Maintenant, il faut inventer la suite ! »

Mais en attendant il faut jouer ; jouer encore, jouer toujours sans se soucier des matches du championnat d'Europe ou des angoisses du Tour de France. Jouer, et surtout faire jouer, laisser la chaleur et les lois de la physique modeler pour de bon les innombrables assemblages : « Sur le clavier, par exemple, les mécaniques de chaque touche se terminent par un tampon en feutre calé par un boulon de cuir. Petit à petit, le feutre se tasse et prend son épaisseur définitive. Hier, on a tout resserré. Certaines touches avaient pris jusqu'à quatre millimètres de jeu ! » C'est la seule raison pour laquelle il n'y aura pas, cet été pendant le Banquet, le grand concert que nous pouvions espérer. Mais il faudra patienter encore : jusqu'au dimanche 17 novembre, où l'orgue sera prêt, et officiellement inauguré. Par l'évêque de Carcassonne, et surtout par Michel Bouvard, professeur au Conservatoire de Toulouse où il eut, parmi ses élèves, un certain Jean-Hugues Guillot. « C'est un souvenir un peu particulier pour moi. C'est l'année où j'ai compris que je ne serais pas concertiste, où je

ne pourrais pas faire la carrière artistique que j'espérais, et où j'ai pris la décision de devenir professeur... Mais bon !... Et puis je n'ai pas très envie qu'on parle de moi. Dans toute cette montagne, je ne suis qu'une petite pierre... »

J-M.M.

Un répertoire particulier

Pour Jean-Hugues Guillot, « de Bach à Messiaen, les organistes ont toujours joué un rôle important dans l'évolution du langage musical de leur époque. L'orgue reste un instrument à part : même si lorsqu'on pense à l'instrument, on pense immédiatement à la musique religieuse. L'influence de Bach sur tous les compositeurs qui ont suivi n'y est sans doute pas étrangère. Mais là aussi, on aurait du mal à lire cette logique de manière définitive : dans la musique profane de Bach, dans les préludes ou les fugues, il y a aussi des mélodies qui relèvent directement de chœurs religieux. Par contre, Gabriel Fauré, qui était un immense organiste et un athée convaincu, n'a pas laissé dans sa musique une seule ligne écrite pour l'orgue. On connaît l'influence qu'il a eu auprès de gens comme Debussy ou Ravel. Mais la séparation entre musique religieuse et profane n'était pas aussi nette : on sait qu'au dix-neuvième siècle, pendant les offices, on jouait souvent des musiques d'accompagnement, des variations sur les airs d'opéras à la mode. Ensuite, et plus généralement, les gens ne vivaient pas forcément la séparation des mondes comme on essaie de la penser aujourd'hui : l'homme avait sa place au milieu de ces mystères, et la musique traduisait aussi cette présence mutuelle. »



Moteur

LE CINÉMA EN CAMPAGNE

Cette année, à Cannes, les paparazzi ont mitraillé une Rolls avant même de s'interroger sur l'identité de ses occupants. « C'est un gros producteur, a lancé une voix... un producteur de vin de Corbières. » L'anecdote a été rapportée par tous les journaux pour saluer l'arrivée, pour la deuxième année consécutive, du cru Corbières sur la scène du festival. Partenaire d'Unifrance International, le cru Corbières s'est installé sur les meilleures tables de Cannes et a su se faire apprécier des vedettes de passage sur la terrasse du 7^e art. Au Martinez, S.V.P. ! Photos de V.I.P. sur fond d'A.O.C. : « Corbières » a réussi son film avec les étoiles du cinéma.

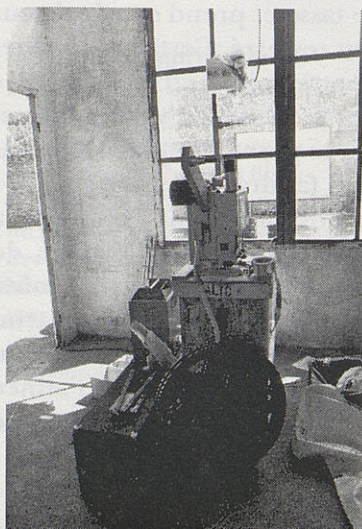
Sachant que, depuis plus de dix ans, le cinéma rural a fait sa réapparition dans le pays, il était tentant, pour *Corbières matin*, de prendre au mot le slogan décliné sur les murs des villages de la région : « Corbières, décors naturels de cinéma ! », et de mettre en scène le cinéma aux étoiles en contrepoint des étoiles du cinéma. Et le petit reporter d'imaginer, éperdu de tendresse compatissante, la camionnette fatiguée trimbballant de village en village un vieux projecteur d'avant-guerre préservé des cahots par un cinéophile moustachu. Coupez ! On gardera seulement la moustache : Gérard Barthez, le responsable de Ciném'Aude 2000 est moustachu. Pour le reste, il n'a pas de Rolls, mais pas de vieille camionnette non plus. Et certains projecteurs, sinon tous, sont plutôt à la pointe de la technique. Tant pis pour la nostalgie.

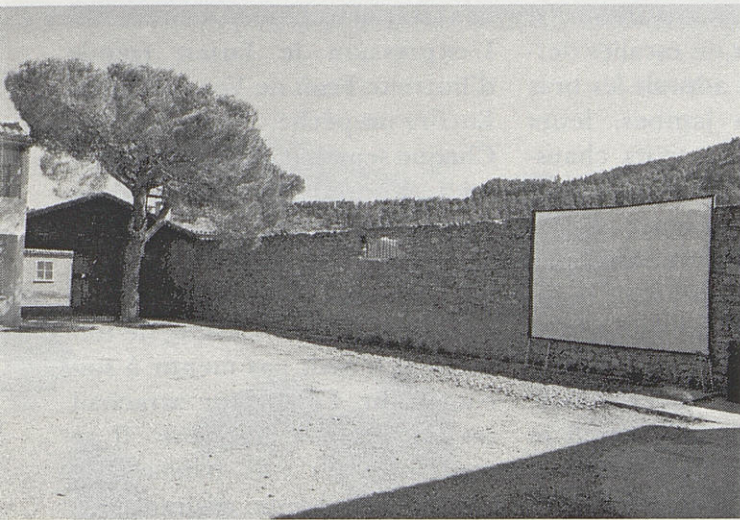
Les films, ici, ne passent que dans de vraies salles de cinéma, avec des spectateurs installés dans de vrais fauteuils devant des écrans où pas une image ne tremble. « C'est un pari vieux de quinze ans, dit Gérard Barthez. Il a été lancé en réponse à une petite annonce parue dans la presse – "cause retraite, cède exploitation". Le secteur cinéma des Foyers

Léo Lagrange a eu l'idée de proposer à la municipalité de racheter la salle et d'en laisser l'exploitation à l'association ». Pari tenu, en 1982, pour les cinq pionnières : Ferrals, Fabrezan, Talairan, Fleury et Bize. En 1996, quinze salles audoises ont ainsi été rénovées, retrouvant leur vocation de départ. Parmi elles, deux salles urbaines, à Limoux et à Lézignan. Inaugurée il y a deux mois à peine, cette dernière est dotée d'un équipement numérique et ses exploitants ne désespèrent pas de voir la capitale des Corbières bénéficier dès l'année prochaine d'un système de vidéotransmission : « À l'heure où les Parisiens, les Cannois, seront condamnés à regarder sur leur télé *Hélène et les garçons*, les gens d'ici pourront s'installer confortablement et assister en direct, et en exclusivité, avec les autres abonnés du réseau en Europe, à la retransmission d'un opéra, d'un concert de rock, ou à la tournée de l'équipe de France de rugby en Amérique latine ! »

Le réseau propose bien plus qu'un pari sur la modernité. Il s'offre aussi parfois comme une alternative : certains films, qui avaient déclenché des polémiques, et que des exploitants frileux refusaient de passer à Carcassonne et à Narbonne, ont pu être

vus dans des petites salles de village. La migration des jeunes vers les multisalles urbaines est alors inversée. Les consommateurs de films et les cinéphiles se croisent dans les tournants du côté de Lagrasse. Mais ces catégories sont trompeuses. La réussite essentielle du





réseau rural réside dans son invention d'une nouvelle sociabilité qui réunit plusieurs générations autour du cinéma. Certes, dans ces « vrais » cinémas, tous les types de films sont projetés, et jamais plus de trois semaines après leur sortie nationale. Mais l'art du panachage fait que des publics différents se rencontrent et que le film, sans qu'il soit fait usage à outrance d'un pédagogisme désuet, devient lui-même un lieu autour duquel peut se renouer un dialogue.

Cet effet ciné-club sans ciné-club a joué d'abord, comme de bien entendu, sur le plaisir retrouvé du cinéma. Une exposition itinérante a présenté l'histoire des boîtes à images et des usines à rêves. Pour le centenaire, de vieux films muets ont tourné, accompagnés en direct par les improvisations d'un pianiste (enfin une camionnette, avec un vrai piano dedans). Et puis des week-end ciné-musique (de *Don Giovanni* à *The Wall*), des séries thématiques au fil de l'actualité, autour de Giono par exemple, et des opérations d'accompagnement : autour du *Christophe Colomb*, une exposition sur la découverte de l'Amérique. Grâce au réseau, Limoux a pu renouer avec la tradition, née dans les années soixante-dix à Carcassonne, des journées du cinéma (« le cinéma et le surréalisme », « cinéma et folie ») auxquelles les cinéphiles ordinaires ne peuvent survivre qu'en cédant au plaisir d'ajouter encore un film aux dizaines d'autres qui ont nourri leur vertige. Les villages ne sont pas en reste : ils ont leurs nuits

blanches, l'été, avec chocolat chaud à l'entracte et grillades au petit déjeuner.

Rien de passéiste, donc, dans ce plaisir du cinéma retrouvé. Ce qui n'exclut pas un travail de la mémoire et sur la mémoire. Parmi les célébrations il y a eu celle du cinquantième anniversaire de la Libération. Autour des films et des documentaires, anciens résistants et rescapés des camps ont été conviés à témoigner. En réponse aux questions de très jeunes spectateurs, certains ont confessé qu'ils tenaient un tel discours sur eux-mêmes pour la première fois depuis un demi-siècle. L'émotion a souvent brisé les voix et interrompu les séances. L'initiative du réseau local des cinémas ruraux a provoqué une libération inattendue de la parole.

La caissière employée quelques heures par semaine à la billetterie, le correspondant local chargé une fois par mois de placer les affiches chez les commerçants sont loin de Cannes. Ils aimeraient bien, comme les animateurs de Ciném'Aude 2000, que dans le cadre du partenariat entre le cru Corbières et le cinéma, des étoiles descendent de temps en temps du ciel, ou de la terrasse du Martinez, pour présenter leurs films aux spectateurs des Corbières.

Ce jour-là, c'est promis, le chemin sera balisé jusqu'à la salle et les vedettes ne se perdront pas dans les vignes, à la recherche du drap blanc et de la camionnette.

Dominique Blanc

Photos :
Gilles Luneau



Extrait

John Fante

Il adorait les films d'amour. Il adorait monter un escalier derrière une fille. Il adorait les bras des filles, leurs jambes, leurs mains, leurs pieds, leurs chaussures, leurs bas et leurs jupes, leur parfum et leur présence. Après son douzième anniversaire, ses seuls centres d'intérêt dans la vie se résumèrent au base-ball et aux filles, qu'il qualifiait de femmes. Il aimait le son de ce mot. Femmes, femmes, femmes. Il le répétait inlassablement pour la mystérieuse sensation d'intimité qu'il éveillait en lui. Même à la messe, quand il y avait cinquante ou cent femmes autour de lui, il se délectait secrètement de leur présence magique.

Tout cela était un péché – ces plaisirs évoquaient le trouble poisseux du mal. Jusqu'au son de certains mots qui étaient un péché. Souple. Croupe. Accoupler. Rien que des péchés. Charnel. La chair. Empourpré. Lèvres. Encore des



Lucas Cranach l'Ancien,
Nympe de la source,
Museum der bildenden Künste, Leipzig

péchés. Quand il récitait un Je Vous Salue Marie. Je Vous Salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec Vous, Vous êtes bénie entre toutes les femmes et

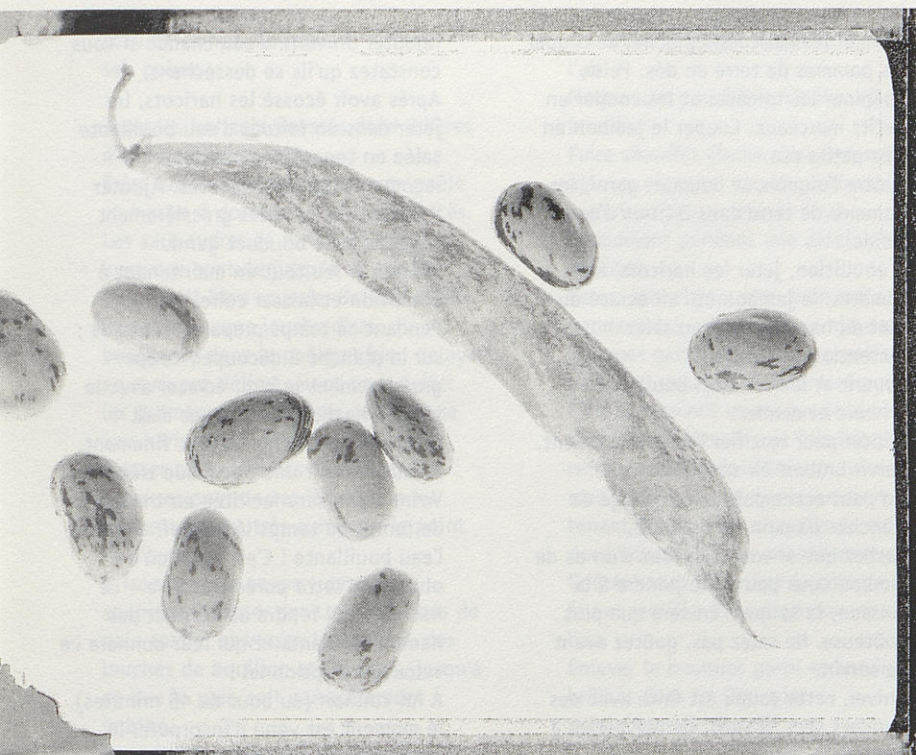
béni soit le fruit de Vos entrailles. L'expression le faisait frémir d'horreur. Fruit de Vos entrailles. Encore un péché.

Chaque semaine, le samedi après-midi, il entraînait en vacillant dans l'église, écrasé par le poids de ses péchés d'adultère. C'était la peur qui le guidait, la peur de mourir puis de subir une éternité de tortures. Il n'osait pas mentir à son confesseur. La terreur arrachait ses péchés par la racine. Il se confessait très vite, haletant de misère et de honte, désirant plus que tout la virginité précaire de l'absolution. [...]

Il sortait du confessionnal, récitait un acte de contrition, ses dents grinçaient, ses poings se serraient. La nuque raide, il faisait le vœu de ne plus jamais souiller ni son corps ni son âme. L'apaisement se faisait enfin en lui, une douceur le berçait, une brise le rafraîchissait, une grande tendresse alanguissait son âme. Comme en rêve, il sortait de l'église, comme en rêve il marchait, et si personne ne le regardait il embrassait un arbre, mangeait un brin d'herbe, envoyait des baisers vers le ciel, touchait les pierres froides du mur de l'église comme un talisman magique ; la paix qui alors inondait son cœur était seulement comparable à un bol de chocolat chaud, un coup fumant au base-ball, une fenêtre brillante à casser, l'hypnose qui l'envahissait juste avant de s'endormir.

Extrait de *Bandini*, 1938, traduction de Brice Matthieussent.

Recettes



par Sabine Minard
et Colette Olive,
illustration Michel Redon

Importé d'Amérique au ^{xvi}^e siècle, le haricot se répandit dans le Languedoc et en Provence dès le ^{xvii}^e siècle.

Le nom de haricot – *ayacotl* – viendrait de la langue aztèque ancienne du Mexique. Le mot se serait transformé facilement puisqu'on connaissait déjà en France le « haricot » provenant vraisemblablement de *haligote* qui signifie morceau.

Le haricot était un ragoût de mouton accompagné de navets, de pois ou de fèves. Peut-être l'ancêtre du cassoulet ! Parmi les nombreuses variétés de haricots blancs, la plus répandue dans le Sud est le haricot « coco » de Pamiers, à

grains assez petits et de forme arrondie. Certains lui préféreront le « lingot » de forme plus allongée, mais plus farineux et qui convient mieux à la préparation des potages et des purées.

Le haricot « tarbais », quant à lui, a une gousse longue, jaunissante et se panachant de violacé à maturité ; un grain gros, blanc pur et mat.

Les haricots frais se cuisent sans trempage préalable et, comme des haricots verts, jetés dans de l'eau bouillante tandis que les haricots secs sont mis à l'eau froide.

le

haricot
b l a n c
frais

Recettes

La crème de cocos de pamiers

Pour 4 personnes
500 g de cocos frais

2 l d'eau
1 oignon
2 cuillères à soupe d'huile
3 poireaux
2 tomates
1 bouquet garni
1 cuillère à soupe de tapioca
beurre, sel, poivre

Mettre les cocos à cuire dans l'eau bouillante salée, avec l'oignon. Ils cuiront facilement 1 heure et demie. Pendant la cuisson des haricots, faire chauffer l'huile dans une poêle, faire revenir les poireaux émincés ainsi que la chair des tomates pelées et concassées.

Laisser fondre tout doucement ce mélange et, une fois fondu, l'incorporer aux haricots avec thym et laurier. Laisser cuire un bon quart d'heure, puis passer ce potage au moulin à légumes puis au chinois.

Remettre cette crème sur le feu. À ébullition, verser le tapioca en pluie et cuire à petit feu en remuant jusqu'à ce que le tapioca soit bien cuit. Verser en soupière et ajouter quelques noix de beurre au moment de servir.

La soupe de lingots

Pour 6 personnes
1 kg de lingots frais
1 oignon piqué de 4 clous de girofle
3 gousses d'ail écrasées
4 tomates bien mûres
3 grosses pommes de terre
1 tranche de jambon cru
sel, poivre, bouquet garni

Écosser les haricots. Éplucher et couper les pommes de terre en dés. Peler, épépiner les tomates et les couper en petits morceaux. Couper le jambon en très petits dés.

Mettre l'oignon, le bouquet garni, les pommes de terre dans 3 litres d'eau froide.

À ébullition, jeter les haricots, les tomates, le jambon et l'ail écrasé du plat du hachoir. Poivrer, saler (attention au sel !).

Couvrir et laisser ainsi bouilloter 1 heure et demie.

Goûter pour rectifier l'assaisonnement. Servir brûlant en soupière.

On peut accompagner ce potage de tranches de pain rassis grillé.

Sachez que si vous disposez d'un os de jambon vous pouvez le joindre à la cuisson, la soupe n'en sera que plus goûteuse. Ne salez pas, goûtez avant de servir.

L'hiver, cette soupe est faite avec des haricots secs, il suffit de les mettre à tremper la veille.

Les cocos de l'Ariège avec le hachis

Pour 6 personnes
1,5 kg de cocos frais écosés
1 oignon
2 tomates

1 bouquet garni
Pour le hachis : 200 g de lard gras, 3 gousses d'ail, sel, poivre

Un premier conseil pour savourer ce plat : préférez des haricots de l'Ariège. Ensuite, sachez qu'ils doivent cuire dans très peu d'eau, ou plutôt juste ce qu'il leur faut : il faudra pour cela veiller à ce qu'ils ne soient pas noyés mais également à ce qu'ils n'aient pas soif car ils attacheraient et brûleraient. Il faut donc qu'ils cuisent juste à couvert – quitte de temps en temps à

rajouter un verre d'eau chaude si vous constatez qu'ils se dessèchent.

Après avoir écosé les haricots, les jeter dans un faitout d'eau bouillante salée en tenant compte des recommandations ci-dessus. Ajouter l'oignon, les tomates grossièrement coupées et le bouquet garni.

Baisser le feu tout en maintenant à ébullition et laisser cuire.

Pendant ce temps préparer le hachis : sur la planche à découper, couper grossièrement le lard, écraser avec le plat du hachoir les gousses d'ail épluchées et hacher le tout finement. Il faut obtenir une pommade très fine. Votre tâche sera facilitée en trempant de temps en temps le hachoir dans de l'eau bouillante ! C'est ainsi qu'on obtiendra cette purée très fine – ce hachis – qui fondra au contact des haricots brûlants et qui leur donnera ce velouté exceptionnel !

À mi-cuisson (au bout de 45 minutes), le moment est venu d'incorporer le hachis en respirant les effluves que cette intrusion provoque. D'un coup, c'est une vapeur enivrante qui nous saisit ! La dégustation a déjà commencé...

Les haricots mijoteront encore 45 minutes avant d'arriver tout brûlants et fondants sur la table.

Ils accompagneront de succulentes sauces au vin tels civets (de lièvre ou de canard, voire de sanglier) mais aussi des viandes grillées comme le mouton.

La soupe de tarbais avec l'oseille du jardin

Pour 6 personnes
1 kg de haricots à écosser
2 oignons
250 g d'oseille
2 cuillères à soupe de graisse de canard ou d'oie
1 cuillère à soupe de farine

pain de campagne rassis
sel, poivre

Jeter les haricots écosés dans 3 litres d'eau bouillante salée.

Faire fondre la graisse dans une poêle et mettre à dorer les oignons émincés. Les saupoudrer de farine en remuant avec une spatule jusqu'à ce que la farine soit bien roussie. Baisser le feu. Verser alors une louche d'eau bouillante dans la poêle et bien délayer en remuant délicatement pour éviter les grumeaux. Incorporer ce mélange aux haricots.

Laisser cuire à petits bouillons 2 heures environ car il faut que les haricots soient très cuits, sur le point de s'écraser.

« Tremper » la soupe : dans une soupière disposer des tranches fines de pain rassis, et verser, lentement, des louches de bouillon et légumes, jusqu'à ce que le pain soit complètement imbibé.

Couvrir la soupière et réserver au chaud.

Au moment de servir, si la soupe est trop épaisse, rajouter 1 à 2 louches de bouillon.

Les haricots en grains frais du Languedoc

Pour 4 personnes
1,5 kg de haricots à écosser
3 oignons
1 carotte
1 kg de tomates bien mûres
1 bouquet garni
1 dl d'huile d'olive
3 gousses d'ail
sel, poivre

Écosser les haricots. Peler les oignons, les tailler grossièrement ; peler la carotte et la couper en petits dés ; peler et épépiner les tomates et

concasser la pulpe ; peler et écraser l'ail.

Mettre une grande faitout d'eau à bouillir.

Faire chauffer l'huile dans une cocotte, ajouter oignons, carotte, remuer, couvrir et laisser étuver tout doucement pendant une dizaine de minutes.

Verser alors la tomate, bien mêler pendant 2-3 minutes, puis ajouter bouquet garni, ail écrasé et enfin les haricots, saler modérément et poivrer. C'est le moment de recouvrir le tout d'eau bouillante et une fois l'ébullition retrouvée, couvrir et laisser cuire à feu modéré 1 heure et demie environ en tenant compte des conseils de cuisson des haricots donnés précédemment. Goûter avant de retirer la cocotte du feu et rectifier l'assaisonnement s'il y a lieu.

Enlever le bouquet garni et servir brûlant dans un légumier préalablement chauffé.

La salade de cocos frais

Pour 6 personnes
1 kg de cocos écosés
2 gousses d'ail
1 gros oignon
2 clous de girofle
thym, laurier, persil
huile d'olive
sel, poivre
3 tomates pour la garniture
Pour la sauce : 14 anchois au sel, 35 cl d'huile d'olive vierge, 2 gousses d'ail

Faire cuire les haricots dans un faitout d'eau bouillante salée, avec ail écrasé, oignon piqué des clous de girofle et bouquet garni.

Au bout d'1 heure et demie, égoutter les haricots et les arroser d'un filet d'huile d'olive. Rectifier l'assaisonnement. Servir tiède dans un plat creux et

disposer les tomates coupées en tranches sur le dôme de haricots. *Proposer une vinaigrette toute simple avec une bonne huile d'olive et un bon vinaigre de ménage ou une sauce à l'anchois (prendre les anchois, les dessaler à l'eau froide, ôter les arêtes. Les mettre ensuite sur le feu dans une petite casserole sans eau, chauffer doucement jusqu'à obtention d'une pâte homogène. Incorporer alors petit à petit l'huile d'olive, toujours sur le feu, on obtient une sauce onctueuse à laquelle on ajoute l'ail écrasé. On maintient au chaud dans un bain-marie).*

La morue aux cocos frais

Pour 4 personnes
500 g de filets de morue
2 oignons
2 gousses d'ail
200 g de haricots de Pamiers écosés
2 cuillères à soupe de graisse de canard
sel, poivre

La veille mettre la morue à dessaler. Poser les filets de morue dessalée dans un faitout, les recouvrir d'eau froide et porter à ébullition. Éteindre le feu, couvrir et laisser pocher 10 minutes. Égoutter le poisson, ôter les arêtes s'il y a lieu et l'effeuiller.

On aura mis les haricots à cuire dans une eau bouillante non salée (compter 1 bonne heure).

Dans une cocotte, faire fondre la graisse de canard et faire dorer oignons et ail hachés. Mouiller ensuite d'un peu d'eau de cuisson des haricots et écraser dans cette sauce 2 cuillerées de ceux-ci. Saler, poivrer.

Jeter alors dans la cocotte les cocos égouttés et la morue, bien mêler et laisser cuire doucement 1/4 d'heure.

Le ragoût de mouton aux haricots blancs et aux tomates
Voir *Corbières matin* n° 7, p. 23.

Essences

Acer species, famille des Acéracées

Qui ne connaît pas les parures admirables, allant du jaune d'or au rouge sang, dont se couvre cet arbre à l'automne ? « Une symphonie de teintes pour un feuillage polychrome ! ». Les érables constituent une grande famille puisque l'on recense une centaine d'espèces dans les forêts tempérées de l'hémisphère nord dont seulement cinq sont indigènes en France. Ils font partie des espèces caducifoliées, ils perdent leurs feuilles en hiver.

Les cinq érables autochtones de France

L'érable champêtre (*Acer campestre*) est complètement adapté aux terrains calcaires. Hormis cette exigence, ses autres caractères écologiques souples lui permettent d'être présent sur l'ensemble du territoire. Fréquent dans les haies et lisières de forêts, il est aussi appelé « bois de poule » car il était utilisé autrefois pour les perchoirs de poulaillers.

L'érable sycomore (*Acer pseudoplatanus*), craignant l'excès de sécheresse ou d'humidité, ne se rencontre essentiellement en France que dans le Nord-Est et dans les zones de montagne.

L'érable plane (*Acer platanoïdes*) vit souvent en

Le bois d'érable est domestique, qui permet de fabriquer du sirop ou des étagères de poulaillers ! Jusqu'aux luthiers ou aux marqueteurs, qui l'utilisent avec bonheur.

mélange avec l'érable sycomore bien que plus disséminé.

L'érable à feuilles d'obier (*Acer opulifolium* ou *Acer opalus*), résistant à la chaleur et à la sécheresse, a trouvé naturellement sa place dans les basses et moyennes montagnes méridionales.

L'érable de Montpellier (*Acer monspessulanum*), exigeant en chaleur et en lumière, très résistant à la sécheresse et aimant bien les sols calcaires, fait partie des espèces typiques des collines et des basses montagnes méditerranéennes. Il accompagne volontiers le chêne vert ou le chêne pubescent.

Comment les reconnaître

Quelques caractères botaniques spécifiques sont propres aux érables. D'abord, la ramification est toujours opposée (insertion des rameaux et des feuilles). Il possède par ailleurs des feuilles palmatilobées,



L'érable champêtre

L'ér

c'est-à-dire à nervation palmée avec cinq lobes sauf l'érable de Montpellier qui n'en a que trois. Et surtout leurs fruits particuliers, que l'on nomme des « samares », groupés par deux, pourvus d'une aile membraneuse, tournent en tombant comme des hélices d'hélicoptère. Signalons que le platane, souvent assimilé à tort à un érable, n'a aucun de ces caractères.

L'érable à sucre

C'est (*Acer saccharum*) l'emblème du Canada, sa feuille orne le drapeau de cette nation. Lors de la montée printanière de la sève, cette essence produit suffisamment de sucre pour être récolté. Les « perfusions » permettent de recueillir sur le tronc le produit qui, après quelques opérations, va donner le fameux sirop d'érable. De véritables fêtes du sucre clôturent cette saison de « vendanges » dans les « érablières ».

L'érable du Japon (*Acer palmatum*) ou érable palmé est recherché pour ses qualités ornementales. De petite taille, cultivé notamment comme arbre « miniature », ses feuilles finement lobées et découpées lui donne un port tout en élégance. Certaines variétés possèdent des feuillages rouges de toute beauté.

Le violon d'Ingres de l'érable

Si l'érable est en général un bois d'ébénisterie prisé, voire de marqueterie (érable sycomore et plane) ou de tournerie (érable champêtre notamment), certains érables sycomores présentent en outre des qualités sonores exceptionnelles. Les luthiers utilisent les propriétés de ce bois qu'ils nomment érable ondé – la veine du bois est voilée – pour la confection des violons. Ainsi, le fond et le manche des violons sont élaborés à partir d'érable sycomore. Quant à l'érable de Montpellier, ses dimensions modestes le cantonnent dans la catégorie des bois de feu.

Un arbre en mélange

Il s'agit surtout d'une essence d'accompagnement cultivée de manière disséminée dans un peuplement de chêne ou de hêtre par exemple. Néanmoins l'érable (érable sycomore ou plane) fait partie de ce

qu'on appelle les feuillus précieux (comme le merisier ou l'alisier) et une sylviculture adaptée permet de doser cette essence dans des futaies productives.

Un peu de mythologie

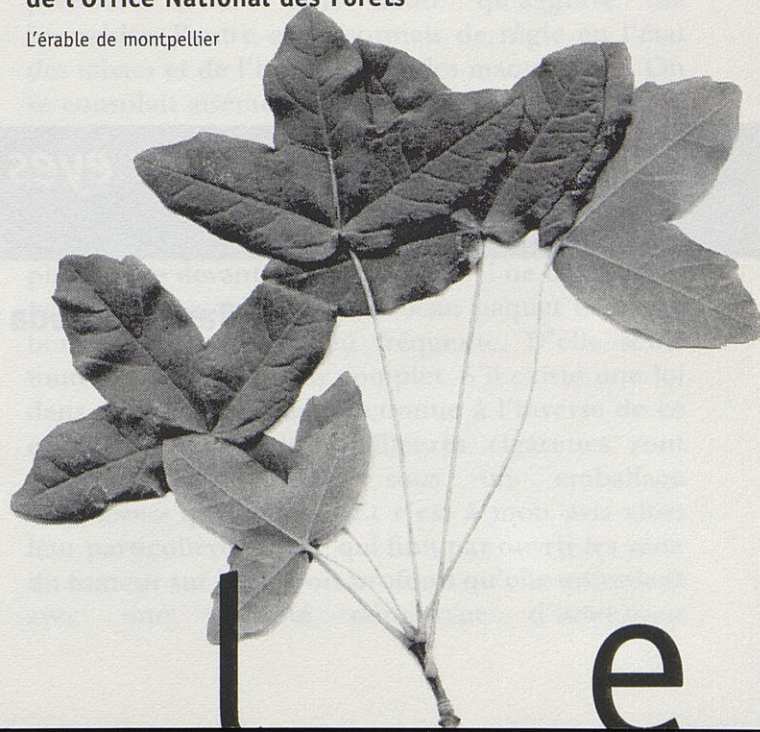
Dans la mythologie grecque, les érables avaient un caractère funeste. Cet arbre était dédié à Phobos, dieu de l'Épouvante, considéré généralement comme le fils d'Arès, dieu de la Guerre, qu'il accompagnait dans les batailles en compagnie de son frère Deimos (dieu de la Frayeur). En Alsace et en Allemagne, on raconte aussi que les cigognes placent dans leur nid des rameaux d'érable afin d'en éloigner les chauve-souris qui font avorter les œufs en les touchant.

Leur présence dans les Corbières

Si l'érable de Montpellier est commun dans les chênaies de Lagrasse en particulier, on peut trouver également de l'érable à feuilles d'obier dans le reboisement communal. L'érable champêtre se rencontrera dans les endroits plus frais ; quant à l'érable sycomore, voire l'érable plane, une excursion dans les Hautes Corbières (Arques par exemple) sera nécessaire pour apercevoir quelques spécimens, à moins de se rendre carrément dans les Pyrénées pour le trouver en abondance.

par Patrick Valette,
technicien forestier
de l'Office National des Forêts

L'érable de Montpellier





Onze écrivains pour le plaisir

L'œil

e t l a f u m é e

Smoke gets into your eyes

Jérôme Kern

par Jacques Réda

La fumée m'est venue par les yeux. Si la pénurie et surtout l'austérité que nous avons connues pendant la guerre avaient duré, je n'aurais peut-être pas attrapé de bronchite chronique. Auparavant déjà, mon père ne fumait que des Gauloises ordinaires, paquet bleu, et il est possible que mon goût pour cette couleur provienne de cette monochromie, répétée dans les rues par les soldats en tenue « horizon ». Mais ce « bleu » m'était olfactivement plutôt désagréable. Son inhalation le

transformait en une sorte de poivre poussiéreux. Par la suite, le malheur des temps, qui n'épargnait même pas l'industrie de l'emballage, nous valut des paquets de Gauloises bleues de toutes les nuances concevables entre bulle, beige et marron. C'était rédhitoire. Je ne comprends pas que les adversaires du tabac n'aient pas songé à une mesure bien simple, et consistant à imposer aux fabricants une présentation uniformément neutre ou rébarbative de leurs produits. Comme moi dans ma jeunesse, le consommateur se laisse attirer par ce qui brille, et ne se met à fumer que tenté par l'éclat des rouges et des ors. Il faut beaucoup de sérieux et de vraie sensibilité lentement acquise, pour ressentir la sobre beauté d'un paquet de « gris ». J'étais donc un garçon futile, facile à éblouir, et la cigarette m'a conquis en trois principales étapes, entre 1943 et 1945. La première fut le présent d'un paquet de Gitanes jaunes que me fit un camarade de pensionnat (c'était évidemment une farce : je n'y trouvais que du coton) ; la seconde, l'apparition d'un paquet de Week-End bleu et or entre les doigts d'un passant de la gare Saint-Lazare. Ces deux cas n'eurent rien de décisif. Je les jugeai extrêmes. Ils m'avaient frappé. Car je ne désirais nullement fumer des Week-Ends ou des Gitanes, je ne souhaitais pas fumer du tout (de rares essais avec des Gauloises ou des Troupe volées à mon père m'en avait dégoûté) : j'admiraient qu'il pût exister des objets de ce genre, leur graphisme et leurs teintes me ravissaient, mais ils appartenaient à un monde sans

doute inaccessible. La troisième étape suivit de peu le débarquement des Américains. On passa subitement de la disette à la surabondance ; l'inaccessible devint courant. Pourtant bien des moi s'écoulèrent encore avant que je regarde ces merveilleux paquets de cigarettes (Camel, Chesterfield, Old Gold, Phillip Morris, Raleigh, Lucky Strike, Domino) comme autre chose que des sortes de bibelots dont je m'étonnais que les possesseurs les traitent avec une telle désinvolture. Bientôt d'ailleurs – vite passée une période de

libéralités folles – ces bibelots se firent rares ou plus exactement assez chers, et même d'un prix prohibitif pour une bourse aussi plate que la mienne. Il aura fallu cinquante ans pour que ces taux de marché noir deviennent en somme légaux. Ils ralentirent les progrès de mon tabagisme, d'abord purement expérimental. Mais si le tabac de Virginie me donnait autant de vertiges, il se révélait sans comparaison plus suave que le français, et cette douceur me rendit plus facile la phase d'initiation, qui réclame du sujet détermination et persévérance. Ainsi, graduellement, je fus en mesure de me rabattre sur des cigarettes moins coûteuses, des brunes autochtones que j'ai fini par préférer. Un peu plus tard je perçus ma première « décade » : heureuse époque où, à trois ans de leur majorité, le futur citoyen, et même la future citoyenne, se voyaient consacrer dans leurs droits et devoirs d'adultes par la Régie. Le contingentement dont il s'assortissait ne faisait que renforcer le sens et la valeur de ce rite. On devrait le rétablir, au lieu de chercher à nous intimider lâchement avec des formules d'épouvante.

De ces débuts, il m'est toujours resté une violente curiosité pour les marques de cigarettes que je découvre, en France ou à l'étranger. J'ai acquis une certaine expérience, et accumulé les déceptions. La première n'aura sans doute qu'aggravé ma bronchite, l'autre est désormais de règle en l'état des tabacs et de l'imagination des maquetistes. On se consolait aisément de la mauvaise qualité d'une cigarette – on cessait de la fumer – quand celle de son emballage avait justifié la dépense. D'innombrables marques m'ont ainsi procuré le même type de plaisir, j'imagine, que ressent le philatéliste devant une vignette qu'il ne connaissait pas. Mais l'association d'un beau paquet et d'une bonne cigarette est peu fréquente. D'elle seule toutefois naît un plaisir complet. S'il existe une loi dans ce domaine, elle fonctionne à l'inverse de ce qu'on voudrait : les meilleures cigarettes sont généralement vendues sous un emballage d'apparence quelconque. Et c'est à mon avis alors leur particulière qualité qui finit par ouvrir les yeux du fumeur sur le rapport profond qu'elle entretient avec une sobriété dépourvue d'intentions

Onze écrivains pour le plaisir

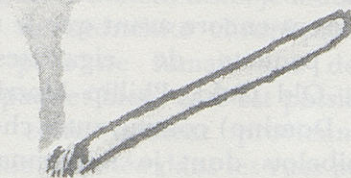
artistiques, fantaisistes ou mercantiles, ou échouant de façon transcendante à les remplir. Telles sont encore aujourd'hui la traditionnelle Gauloise bleue française et la rose Maryland luxembourgeoise.

Il m'est difficile de parler du plaisir du tabac à un moment de ma vie où l'état de mes poumons l'a sensiblement amoindri. Je ne fume plus guère que par invétération ou habitude, en partie par nécessité, car dans une des activités les plus courantes que je pratique, la cigarette, au fil des ans, est devenue comme un instrument aussi indispensable que le papier et la plume. On m'a vivement conseillé de m'abstenir. Je ne sais pas si j'en suis capable. Je me sais pour l'instant incapable d'en vouloir au tabac du mal qu'il m'a probablement causé. Ce serait de l'ingratitude. Je ne peux pas oublier ses bienfaits, ni le plaisir, qui fut si souvent simplement celui d'une fidèle compagnie. Nous nous sommes en quelque sorte mutuellement fumés. Cela crée des liens indestructibles. Je déplore que la médecine n'ait pas accompli plus de progrès. Il me semble que recommander l'abstention totale et définitive est plutôt l'aveu d'un échec. On pense aux administrations des capitales polluées par l'automobile, et qui suggèrent aux habitants d'éviter de respirer ; aux sagesse immémoriales qui estiment que le mieux serait de ne pas vivre, ou d'être mort avant même d'avoir fumé. Je trouve cette philosophie un peu pauvre, et la thérapeutique qu'elle inspire privée de générosité et d'imagination. Reparlons-en quand nous pourrions fumer sans réserve, sans troubles et sans risque, voire quand on prescrira le tabac aux débiles et aux essoufflés. Voilà ce qui s'appellerait une véritable victoire de la science. Le docteur Baum, mon médecin, n'est pas franchement hostile à ce point de vue. Sa théorie personnelle est que l'homme dispose de l'immortalité mais ne s'en rend pas compte. Selon Baum, on mourrait par inattention. Cette théorie le rend optimiste, au point que si je tombe vraiment malade j'hésite à le consulter. Dans le cas de cette bronchite insistante, mais en secret, j'ai pris l'avis d'une charmante pneumologue. Elle a peu après littéralement disparu, en me laissant avec plusieurs mètres carrés de clichés radiologiques. Repentant, je les ai montrés à Baum, qui les

interprète avec son habituel optimisme. Souvent, il m'emmène visiter l'étroit mais très long balcon sur lequel il cultive toute espèce de plantes, de la tomate au séquoia. Seul le tabac et peut-être quelques variétés de pommes de terre y manquent. Baum songe à réparer cet oubli. J'espère vivre encore assez longtemps pour profiter de sa première récolte. Pour le moment, et en particulier pendant la rédaction de cet article, je me limite en roulant des tortillons d'un excellent tabac au goût américain, que je ne nommerai pas. Le paquet en est écarlate et porte un blason compliqué à décrire. L'écu a pour tenants deux lions et l'on peut y lire deux devises, dont l'une – *per aspera ad astra* – résume la condition du fumeur en difficulté, et l'autre – *in hoc signo vinces* – constitue un encouragement à la surmonter de toute manière.

Si le tabac doit me quitter, ce sera comme il est venu sans doute : par les yeux. Je ne rencontre en effet plus beaucoup d'images dont le pittoresque m'excite ou dont la dignité m'attire dans les débits. C'est également ce qui m'a peu à peu éloigné des fromages en boîte, et provoque mon antipathie pour certaines nouvelles étiquettes de vins. Les désigneurs ont supplanté les inventeurs naïfs de bergères, de manoirs à poivrières et de la dame des Belga. Aucun n'a le génie que Molusson avait mis dans sa rigoureuse et puissante Celtique. J'en ai gardé un exemplaire. Plusieurs fois à court de tabac, et l'on sait quel drame ce peut être, je me suis pourtant refusé à le sacrifier. J'aime ce bleu, ce noir, ce jaune, cette élasticité moelleuse du « gros module » sous le doigt, et cet indicible parfum de ballots de jute mystérieux au fond d'une recette de campagne, pas très loin de la gare où un train fume paisiblement dans l'éternel après-midi.

Juillet 1996



Samedi 10 août

- 8 h 30 :** Parution du n° 16 de *Corbières matin*.
sortie pédestre : « Prendre son pied »,
randonnée pédestre d'une journée avec
pique-nique au bord de l'eau
(Notre-Dame du Carla, Pont romain de
Rieux-en-Val, capitelles des Auzines) ;
départ à 8h30 précises au point d'accueil
et retour prévu vers 15h30 (environ 16 km).
Allure promenade pour tous
à partir de 12 ans ; prévoir chapeau,
litres d'eau, aliments énergétiques
et bien sûr son repas tiré du sac.
Rendez-vous au point accueil.
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir de découvrir des écrivains :
un catalogue », par Maurice Nadeau.
Petit cloître de l'abbaye.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Paul Nizan ».
Café-vidéo de l'abbaye.
- 18 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Le Tifinar, alphabet du désert »,
avec Pierre Di Sciullo, typographe.
Petit cloître de l'abbaye.
- 21 h :** concert de musique classique : Liszt, Chopin,
Granados, Christoph Gylard
par Thierry Huillet (piano)
Cour d'honneur de l'abbaye.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » : *Le Festin de Babette*
de Gabriel Axel.
- 23 h :** au café de la Promenade,
présentation du film de l'atelier vidéo.

Toute la journée, à Fabrezan, grande fête des
inventeurs en hommage à Charles Cros.

Dimanche 11 août

- 9 h :** Parution du n° 17 de *Corbières matin*.
sortie pédestre.
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« L'édition pour enfants », avec Christian Bruel
des éditions Le Sourire qui mord.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*



- 18 h :** « Franz Kafka ».
« Les rencontres de l'abbaye » :
« Esquisse d'une théorie
de la pensée bouddhique »
par Christina Anna Scherrer-Schaub,
précédée de la lecture
d'un texte canonique de la tradition.
- 21 h 30 :** « Plaisir d'ici » : « le rugby ».
Soirée animée par Philippe Rochette,
journaliste au quotidien *Libération*,
avec Michel Maïque,
Jean-Claude Skréla et Pierre Villepreux.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
La Diagonale du fou de Richard Dembo.
- 23 h :** au café de la Promenade,
présentation du film de l'atelier vidéo.

Lundi 12 août

- Parution du n° 18 de *Corbières matin*
sortie pédestre.
- 9 h :**
- 10 h 30 :** atelier vidéo.
- 11 h :** *Une lecture de la guerre*,
film de Jean-Michel Mariou
sur les écrivains de Sarajevo.
- 16 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« John Steinbeck ».
- 17 h :** « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ».
Première partie :
introduction à la pensée de Platon
et de Lucrèce par Marie-Claire Galpérine
et Christian Jambet.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
Le Salon de musique de Satyajit Ray.
- 21 h 30 :** « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ».
Deuxième partie :
Lecture du *Chant IV* de Lucrèce
par Christiane Cohendy, Marc Betton
et Philippe Morier-Genoud.

23 h :

Dialogue philosophique sur le plaisir avec Marie-Claire Galpérine, Christian Jambet, Benny Lévy et Jean-Claude Milner. au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.

23 h :

Christian Jambet, Benny Lévy et Jean-Claude Milner. au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.

Mardi 13 août

9 h :

Parution du n° 19 de *Corbières matin*. sortie pedestre : « Plaisir de recherche » (une variante de la recherche du plaisir !), une initiation sommaire à la course d'orientation sur le plateau du Lauza ; savoir lire une carte et pouvoir se repérer. Retrouvez cinq points marqués sur une carte et répondez à cinq questions. Parcours réalisé dans la matinée de 9 h (départ point d'accueil) à 12 h (prévoir les mêmes équipements que pour la balade).

10 h 30 :

atelier vidéo.

11 h :

Los mas pequeños, film réalisé par le collectif mexicain *Perfil urbano* sur le Sous-commandant Marcos et la révolte des indiens du Chiapas.

16 h :

« Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ». Troisième partie : lecture du *Phèdre* de Platon par Christiane Cohendy, Marc Betton et Philippe Morier-Genoud.

21 h 30 :

« Cinéma aux étoiles » : *Le Plaisir* de Max Ophüls.

21 h 30 :

« Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ». Quatrième partie : avec Marie-Claire Galpérine,



Mercredi 14 août

9 h :

Parution du n° 20 de *Corbières matin*. sortie pedestre.

10 h 30 :

atelier vidéo.

11 h :

atelier de philosophie pour les enfants.

15 h 30 :

atelier de philosophie pour les adultes.

16 h :

« Rencontres de l'abbaye » :

« Plaisirs, déplaisirs », par Gil Jouanard.

17 h :

cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*

« J.M.G. Le Clézio ».

18 h :

« Rencontres de l'abbaye » :

« Plaisirs de la table », avec Manuel Vázquez Montalbán et Michèle Gazier.

21 h 30 :

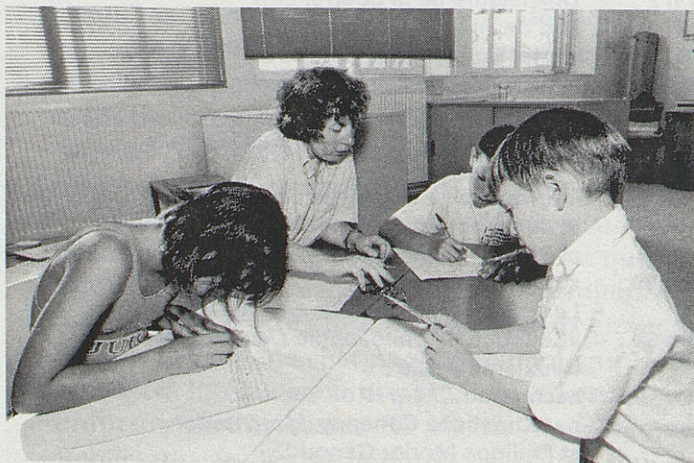
« Plaisir d'ici » : la chasse. Rencontre avec l'écrivain Pierre Dumayet.

21 h 30 :

« Cinéma aux étoiles » : *Les deux anglaises*, de François Truffaut.

23 h :

au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.



La Quinzaine

littéraire

Jeudi 15 août

- 9 h :** Parution du n° 21 de *Corbières matin*.
« La garrigue dans tous ses états ».
Départ du point accueil pour une petite matinée de découverte de l'environnement naturel et humain des environs de Lagrasse.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Le pin parasol et le micocoulier », par Alain Pontoppidan et Lionel Hignard.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* « Italo Calvino ».
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Délectation : Langue et Paysage », par Bernard Simeone et Francesco Biamonti.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
Le Fleuve de Jean Renoir.
- 23 h :** « Garrigue littéraire » :
lecture d'*Un moment comme ça* de Silvio d'Arzo par Philippe Morier-Genoud et Marc Betton.



Vendredi 16 août

- 9 h :** Parution du n° 22 de *Corbières matin*.
sortie pédestre.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« L'orme et le platane », par Alain Pontoppidan
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Raymond Roussel ».
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs de l'Oulipo », avec Paul Fournel et Hervé Le Tellier.
- 21 h 30 :** Grande nuit de la *Tchatte*
avec les Fabulous Trobadors et Claude Marti.

Samedi 17 août

- 9 h :** Parution du n° 23 de *Corbières matin*.
sortie nature « Pédaler dans la garrigue », une sortie matinale en VTT pour percevoir la nature d'une autre façon. Les Corbières sont certainement un des pays de rêve pour pratiquer cette activité de loisir. Rendez-vous au point d'accueil, circuit facile et possibilité de louer des vélos sur place.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Sade et le plaisir des sens » par Alain Lercher.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* « Marcel Proust ».
- 17 h :** Fête des vignerons du Terroir de Lagrasse.
Dégustations, repas, puis bal.

Corbières Matin

- 18 h : « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir de la lecture », par Pierre Michon.
- 21 h 30 : « Cinéma aux étoiles » :
L'Âge des possibles de Pascale Ferran.

Dimanche 18 août

Parution du n° 24 de *Corbières matin*,
dernier numéro de la série 96.

- 9 h : sortie pédestre.
- 16 h : « Rencontres de l'abbaye » :
« Le hêtre et le châtaignier »,
par Robert Bourdu.
- 17 h : cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Michel Leiris ».
- 18 h : « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir des sens, censure »
par Jacques Henric.
- 22 h : soirée littéraire : « Florilège sur les plaisirs »,
textes lus par Christiane Cohendy,
Marc Betton et Philippe Morier-Genoud.

Corbières Matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse : 11220 Lagrasse ; tél. : (68) 24 05 75.

Directeur de publication :
Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction :
Dominique Blanc, Jean-Pierre Cagnat,
Michèle Planel, Alain Raybaud,
Philippe Rochette, Jean-Louis Tripp,
Jean-Claude Zancarini.

Corrections: Laure Clément, Francine Andreieff,
et Jean-Michel Piquard

Conception graphique :
Imme Werner

Photo numérique :
Serge Godin et Jean-Marc Fabius

Publicité : Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox
à l'école du village :
Roland Defaye, François Gouverneur,
Jacques Bouygues

Diffusion : *L'Indépendant*.

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox et de l'A.O.C. Corbières.



Photos : Gilles Luneau

LaQuinzaine

littéraire

695. Du 16 au 30 JUIN 1996/PRIX : 25 F (F.S.) : 8,00 - CDN : 7,25

Directeur de la publication : Maurice Nadeau



ABONNEZ-VOUS

(en vente dans les kiosques)

LaQuinzaine
littéraire

Un an : 425 F

Etranger : 560 F
par avion : 740 F

13, rue du Temple - 75004 Paris
CCP Paris 15551-53

Six mois : 225 F

Etranger : 323 F
par avion : 413 F

demain

n°17
dimanche 11

les ateliers

de philosophie

les Éditions du Sourire qui Mord

Christian Bruel

Portrait de

Franz Kafka

Esquisse d'une théorie de la pensée bouddhique

Christina Anna Scherrer-Schaub

Michel Maïque, Pierre Villepreux et Jean-Claude Skréla

Le rugby

et *La Diagonale du fou*

de Richard Dembo.